

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

N^o 158

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Henri-Bernard DUCLOS

Né à Limoux (Aude), le 19 août 1902

ANTONE TCHEKHOV

LE MÉDECIN ET L'ÉCRIVAIN

Contribution à l'Histoire de la Médecine

Président : M. MÉNETRIER, Professeur

MONTPELLIER

IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1927

ANTONE TCHEKHOV
LE MÉDECIN ET L'ÉCRIVAIN

Contribution à l'Histoire de la Médecine

DU MEME AUTEUR:

De l'Hiver à l'Automne (poèmes), Le Divan, Paris.

Tenu par Espejo (roman), Bernard Grasset, éditeur, Paris.

PROCHAINEMENT:

Dominique, Seigneur de Prouille (roman), B. Grasset.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Henri-Bernard DUCLOS

Né à Limoux (Aude), le 19 août 1902

ANTONE TCHEKHOV

LE MÉDECIN ET L'ÉCRIVAIN

Contribution à l'Histoire de la Médecine

Président : M. MÉNÉTRIER, Professeur

MONTPELLIER.

IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1927

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Le Doyen : M. ROGÈR

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.....	CUNEO.
Physiologie	ROGÈR.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie organique et chimie générale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIEVRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BEUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	Marcel LABBE.
Pathologie médicale.....	SICARD.
Pathologie chirurgicale.....	LECENE.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.....	RATHERY.
Clinique médicale.....	GILBERT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Professeurs sans chaire.....	ROUVIERE.
	BRANCA.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.		MM.	
ABRAMI	Pathologie médicale.	HOVELACQUE ...	Anatomie.
AUBERTIN	Pathologie médicale.	JOYEUX	Parasitologie.
BASSET	Pathologie chirurgicale.	LABBE (Henri)	Chimie biologique.
BAUDOUIN	Pathologie médicale.	LARDENNOIS ...	Pathologie chirurgicale.
BINET	Physiologie.	LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
BLANCHETIERE...	Chimie biologique.	LEVY SOLAL	Obstétrique.
BRULE	Pathologie médicale.	LHERMITTE	Pathologie mentale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.	LIAN	Pathologie médicale.
CHAMPY	Histologie.	MATHIEU	Pathologie chirurgicale.
CHIRAY	Pathologie médicale.	METZGER	Obstétrique.
CLERC	Pathologie médicale.	MONDOR	Pathologie chirurgicale.
DEBRE	Hygiène.	MOURE	Pathologie chirurgicale.
I. DE JONG	Anatomie pathologique.	MULON	Histologie.
DUVOIR	Médecine légale.	PHILIBERT	Bactériologie.
ECALLE	Obstétrique.	RICHET fils	Physiologie.
ELIASSINGER	Pathologie médicale.	VAUDESCAL	Obstétrique.
FOIX	Pathologie médicale.	VERNE	Histologie.
GARNIER	Pathologie expériment.	VELTER	Ophtalmologie.
HARVIER	Pathologie médicale.		
HEITZ-BOYER	Urologie.		

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.		MM.	
GOUGEROT	Pathologie médicale.	RETTERER	Histologie.
GUENIOT	Obstétrique.	TANON	Pathologie médicale.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.	LERI	Clinique médicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.	LÉPER	Clinique médicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
LE LORIER	Clinique méd. infantile.	RIBIERRE	Clinique médicale.
LEREBoullet ..	Clinique obstétricale.	SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.
		VILLARET	Clinique médicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.....	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.	
FREY		Stomatologie.	
CHAILLEY-BERT		Education physique.	
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	11
LA VIE D'ANTONE TCHEKHOV	14
TCHEKHOV ET LA MÉDECINE	31
L'ŒUVRE LITTÉRAIRE	46
LE SENS MÉDICAL DE LA RÉALITÉ	76
CONCLUSIONS	82
BIBLIOGRAPHIE	84

A MON PERE

A MA MERE

AU DOCTEUR HENRI MARTINEAU

AU DOCTEUR GEORGES DUHAMEL

A MES MAITRES

EN PARTICULIER:

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE:

MONSIEUR LE PROFESSEUR MENETRIER

A MESSIEURS LES PROFESSEURS:

BECLERE, LEON BERNARD ET SERGENT

H. D.

ANTONE TCHEKHOV

LE MÉDECIN ET L'ÉCRIVAIN

Contribution à l'Histoire de la Médecine

INTRODUCTION

Les terres frontières sont particulièrement attachantes par la complexité de leur âme, et par le flux et le reflux des idées qui tour à tour la séduisent, la gouvernent ou la révoltent. Partagée entre l'Europe et l'Asie, l'âme russe est, pourrait-on dire, un problème qui nous attire tous les jours davantage. Considérée, au temps de la primauté de Kiev et, plus tard encore, sous les Ivan, comme étrangère à notre continent, naturalisée européenne avec les Romanov, la Russie a toujours gardé, semble-t-il, le regret de ne plus appartenir à l'Asie, et cette nostalgie secrète, motivant des faits politiques, comme les insurrections de Rasine, de Pougatchev, et la révolution bolchéviste d'octobre 1917, explique surtout les apparentes contradictions de l'âme russe, sa difficile adaptation à la vie moderne, et même simplement à la vie. Le combat continu que s'y livrent l'Orient et l'Occident a développé en elle les tendances mystiques et anarchiques. De là vient cette atmosphère mystérieuse qui entoure les destinées russes, que les personnages soient réels ou qu'ils appartiennent à des fictions. Notre époque est tout imprégnée de ce mystère. Le snobisme y a aidé, mais

on se tromperait lourdement si l'on croyait la mode capable de faire naître un courant d'idées.

Rechercher dans chaque peuple ou dans chaque homme la caractéristique de son individualité, ce n'est une étude, certes, ni facile, ni méprisable. Mais il est plus fécond, en faisant état de ces caractéristiques mêmes, de poursuivre le général dans le particulier, et l'homme dans l'individu. C'est précisément le rôle du médecin, appelé par sa profession à isoler des cas pour les intégrer ensuite dans des groupes et des genres qui communiquent largement entre eux. Habitué, mieux que personne, à faire suivre d'un travail de synthèse tout essai analytique, il n'examine les détails d'un phénomène que dans la mesure où ils lui permettent de le classer avec exactitude dans un ensemble plus vaste. C'est pourquoi, si l'on met de côté le rôle utilitaire du médecin (et pourtant ces généralités s'appliquent aussi bien au thérapeute), on peut dire que le meilleur médecin, celui dont l'intelligence est à la hauteur de sa tâche, est autant un architecte qu'un observateur.

Une simple monographie a peu d'intérêt. D'ailleurs, Tchekhov touche à trop de questions pour n'être pas à l'étroit dans ce cadre. Mais le point de vue médical dépasse celui du critique. Après l'avoir étudié pour lui-même, nous replacerons Tchekhov au milieu de son peuple, au milieu de ses frères, qui sont aussi les nôtres, quoiqu'en aient voulu dire les amateurs d'étrange et d'exotique.

Qu'un médecin interroge Tchekhov, sa vie et son œuvre, c'est doublement légitime, puisqu'il fut lui-même médecin et que jamais il ne l'oublia, malgré ses succès littéraires et sa vie passionnante de romancier. Il se plaisait à dire : « La médecine est ma femme légitime et la littérature est ma maîtresse. Quand l'une m'assomme, je passe la nuit avec l'autre. Bien qu'irrégulier, ce n'est pas monotone, et d'ailleurs aucune des deux ne perd vraiment à mon infidélité. Si

je n'avais pas mes occupations médicales, je pourrais difficilement donner ma liberté d'esprit et mes pensées perdues à la littérature. Je n'ai pas de discipline en moi... »

Cette boutade, qui est un aveu, est la justification de ce travail.

CHAPITRE I

LA VIE D'ANTONE TCHEKHOV

A ma connaissance, il n'existe sur Tchekhov ni livre, ni étude, ni article un peu long, rédigés en français. C'est pourquoi, ne pouvant renvoyer le lecteur à aucun ouvrage explicatif, je me résous à lui fournir quelques renseignements, quoiqu'ils sortent un peu des limites du sujet.

Tchekhov est issu d'une souche purement paysanne. Son grand-père était serf dans la province de Vozonezh, il appartenait à Tchertkoff, l'ancêtre du disciple et ami de Tolstoï. Il économisa durement toute sa vie et, en 1841, à peu près vingt ans avant l'abolition du servage, se racheta, ainsi que sa famille, pour la somme de 3.500 roubles, — soit 700 roubles par tête et la liberté de sa fille Alexandra par dessus le marché, — et vint se fixer, avec sa famille, dans le Midi, non loin de Taganrog, où le comte Platov, connu depuis la guerre de 1812, le fit intendant de ses domaines.

Son fils, Pavel-Egorovitch Tchekhov, le père de l'écrivain, travailla comme commis à Taganrog. Avec ses économies, il ouvrit, dans la rue du Monastère, une boutique de produits coloniaux. Vie familiale rigide, sévère, très religieuse. Son seul plaisir était d'aller à l'église, pour écouter la musique sacrée et assister aux beaux offices. Mais les affaires périclitèrent, il fut déclaré en faillite en 1876, on vendit

la boutique et la maison, et toute la famille, sauf Antone, émigra à Moscou, où le père redevint employé de magasin, aux gages de cinquante roubles par mois. Histoire d'une banalité tragique et qu'on croirait extraite d'une nouvelle même de Tchekhov.

A Tanganrog, Pavel-Egorovitch s'était marié avec Eugénie Morosov, fille d'un marchand drapier de cette ville, et il leur était né six enfants: Marie, Alexandre, Nicolas, Ivan, Michel et Antone.

A Moscou, Alexandre alla à l'Université et Nicolas à l'école des *Beaux-Arts*.

Né le 19 janvier 1860, Antone Tchekhov était âgé de 16 ans quand on le laissa seul à Taganrog. Il avait eu une enfance sombre. Elevé strictement dans la crainte de Dieu, ne sortant que pour être mené à l'église, dont la famille suivait tous les interminables services, il garda toujours de cette époque un mauvais souvenir. Il écrit plus tard: « *Quand je me rappelle mon enfance, elle m'apparaît quelque peu lugubre. Je n'ai plus aucune religion maintenant. Lorsque, mes deux frères et moi, nous chantions à l'église, la foule nous regardait avec admiration et enviait nos parents, — mais nous nous sentions comme des forçats* ». L'enfant était déjà un révolté, presque un anarchiste.

Sa première école fut l'école communale, dans les faubourgs de Taganrog. Ses condisciples étaient fils de petits artisans, de laboureurs, de marins. Le maître, un Grec grossier, ignorant et brutal, les rossait souvent. « *Je n'ai pas eu d'enfance* », s'est, plus d'une fois, écrit Antone Tchekhov à ses amis.

Puis, il passa à l'Ecole de Grammaire. Elève peu brillant, paresseux, maladroit, indolent, il vivait retiré, à l'écart et sans ami. Mais tous ses camarades l'aimaient bien, ce qui ne les empêchait pas de se moquer de sa lenteur d'esprit et de sa grosse tête.

Par un de ces changements peu rares qu'entraîne la puberté, Antone, dans les classes plus hautes, devint vif, spirituel, fertile en farces et en bons tours. Il aima l'humour, la satire. En récréation, il se mit à lire à ses camarades des histoires drôles, et il les faisait tordre de rire, en classe, par ses remarques piquantes. Dès élèves ayant fondé une feuille éphémère, *la Petite Etoile*, il y collabora. Puis il composa seul quelques numéros d'un journal humoristique pour écoliers, *le Bègue*, et les publia en manuscrit. En septième, le jeune Tchekhov écrivit une farce: *Ce n'était pas pour rien que chantaient les poulets*, et une pièce: *Orphelin*.

Le voici enfin, à seize ans, seul dans Taganrog. Pour subvenir à ses besoins, il devient répétiteur jusqu'en 1879, date à laquelle il passe ses examens, et quitte le Midi de la Russie pour entrer à la Faculté de Médecine de Moscou.

Cette heure, pour nombre de jeunes étudiants, est le signal d'une vie d'insouciance et de plaisirs. Antone Tchekhov, au contraire, voit s'assombrir son existence. La misère ne le lâche pas. Celle de toute sa famille vient encore s'ajouter à la sienne. Dès sa *seconde année* de médecine, il commence à écrire; travail commandé, sans joie; copie apportée chaque soir au journal, pour empêcher sa famille de mourir de faim. Il écrit sur tous les sujets: aventures de plages mondaines, histoires de belles-mères, tout ce qui peut flatter le public et ne pas déplaire à la censure.

Sa carrière commence dans *la Libellule*, journal humoristique, par *Une Lettre à mon Voisin le Savant*. Et, pendant deux ans, tout en poursuivant ses études médicales, il publie des contes, des nouvelles, qu'il appelle « *moustiques* » et « *mouches* » et qu'il signe A. Tchekhonté, surnom que lui avait donné le professeur d'instruction religieuse à l'école de Taganrog. Existence effroyable, pour un artiste épris de liberté. Il vit dans un appartement étroit et obscur, à moitié en sous-sol, dans le quartier Drachovka.

C'est là qu'il accomplit, dans les pires conditions, ce travail non littéraire. Le mot est de lui. Un fragment de lettre donne un aperçu pittoresque et lamentable de ce foyer: « *Mon lit est occupé par un parent fraîchement arrivé et qui vient à moi constamment pour engager la conversation sur la médecine* ».

Après deux ans de cet enfer, Tchekhov monte en grade: N. Lakin l'invite à collaborer à son journal, humoristique aussi, mais avec plus de prétentions littéraires. « *Par nos folies, lui écrit-il, nous attraperons des lecteurs et par de bons articles nous les instruirons; les sottises leur feront lire aussi les choses sérieuses* ». Lakin était un écrivain de goût non sans talent. Il restera toujours un ami pour Tchekhov. Ce dernier oublie de temps en temps de faire rire son lecteur. En Tchekhovité qui néglige la consigne, on sent poindre Tchekhov. Mais seul encore, le farceur, le pitre plaît au public.

La situation est tragique, sans aucun faux romantisme. La misère est là chaque jour, presque la famine. Le travail de commis du père et les gaudrioles mal rétribués d'Antone font à peine vivre toute la famille. Vivre? le mot est exagéré, tant ils se privent tous. L'esprit de Tchekhov gardera toujours l'empreinte de cette existence épouvantable. Ses poumons aussi.

Voici une lettre de son éditeur. Ce simple passage en dit long: « *Peut-être aimeriez-vous un billet pour le théâtre? ou une nouvelle paire de pantalons? Allez chez tel ou tel tailleur et faites mettre les pantalons à mon compte* ». Et il y a encore de bons apôtres pour s'étonner du pessimisme de Tchekhov! Pourtant il ne cède pas au désespoir et, au printemps de 1884, sans cesser ses travaux littéraires, il passe ses derniers examens de médecine.

L'un de ses frères est professeur à l'école communale de Voskressensk, près de Moscou. Son diplôme en poche,

Antone Tchekhov part dès le mois de mai et va passer l'été, avec sa famille, dans cette petite ville.

Puis il devient pour plusieurs mois médecin assistant de l'hôpital du Zemstvo, à Zvenigorod, qu'une vingtaine de kilomètres séparent de Voskressensk. Il soigne les pauvres, fait des enquêtes sanitaires et des expertises médicales, besogne de médecin pour indigents et d'inspecteur d'hygiène. C'est là qu'il fait connaissance avec le peuple russe, avec les paysans, avec la petite ville. Son coup d'œil est désormais celui d'un praticien et non plus d'un étudiant perdu dans les théories. Il touche du doigt des malheurs et des misères qui ne sont pas les siens, mais auxquels il s'intéresse jusqu'à presque les vivre. Ses souvenirs de Taganrog, son expérience de la vie de Moscou, ses souffrances, et puis, maintenant, ces visions de campagne, de petite bourgeoisie, ces paysans, ces malades, la peine des hommes, la beauté du sol, tout s'organise en lui, compréhension de la terre, sentiments personnels, intelligence et affectivité; c'est pour lui la révélation du monde.

Il quitte *la Sonnette d'Alarme* et les autres feuilles qui dégradaient son talent.

Le médecin a permis à l'artiste de prendre conscience de lui-même et aussi de s'élever au niveau de la véritable grandeur.

La Gazette de Pétersbourg demande à Tchekhov sa collaboration. Les nouvelles qu'il y publie sont remarquées par D. V. Grigorovitch, une des célébrités littéraires de l'époque, qui lui écrit, au printemps de 1886: « Vous avez un réel talent, un talent qui vous place bien au-dessus du groupe des écrivains de la nouvelle génération ». Venant d'un homme comme Grigorovitch, ce compliment impressionne beaucoup Tchekhov. Sur ces entrefaites, A. S. Souvorine lui demande d'écrire dans la *Novoye Vremya*, l'organe le plus répandu en Russie.

Il signe désormais de son nom. Ses contes deviennent de plus en plus sérieux et montrent tous les jours davantage son angoisse devant la vie.

A mesure que sa plume gagne un réalisme plus impitoyable, l'estime des lettrés grandit pour le nom de Tchekhov. Il va à Pétersbourg où l'accueil qu'il rencontre auprès des écrivains célèbres l'enchanté. Toutes les revues l'acceptent. Lakin édite ses *Histoires Bigarrées*. Il fait jouer à Moscou, puis à Pétersbourg, un drame, *Ivanov*, qui obtient un brillant succès. La meilleure revue de l'époque, *Severny Vestnik*, publie de lui une longue nouvelle, *la Steppe*. Il en devient le collaborateur attitré. D'autres journaux reproduisent ensuite ses contes.

Tchekhov fait encore paraître deux livres: *Crépuscule et Etres obscurs*. L'Académie des Sciences lui décerne le prix Pouchkine. C'est la gloire.

La gloire, mais toujours la pauvreté; il lui faut subvenir aux besoins de sa famille et travailler, travailler avec une volonté aussi opiniâtre et des efforts d'autant plus terribles qu'il veut exprimer des choses plus définitives et tous les jours plus rebelles: « *J'écris lentement, avoue-t-il, et à longs intervalles: j'écris, je récris, je barre, et j'écris, et je barre* ». Il se fatigue et il se prive. Un jour il crache le sang. Mieux que personne, il comprend la gravité d'un tel signe. N'importe! il ne peut prendre aucun repos, et comme il ne veut pas alarmer les siens, surtout sa mère, il semble ne prêter aucune attention à ses hémoptysies. La vie continue.

Une pièce de Tchekhov, *le Démon de la Forêt*, qui, remaniée, deviendra plus tard *la Mouette*, ne remporte aucun succès. Il se dégoûte du théâtre. Déjà la littérature ne lui donnait qu'amertume. En 1890, il part pour l'île Sakhaline, le pénitencier russe, comme pour un pèlerinage. Il est las des vanités humaines, et, pour se consoler d'une vie qu'il

croît gâchée, à trente ans, il veut servir une cause supérieure.

Cet exposé cursif de la vie d'Antone Tchekhov, entre 1884 et 1890, ferait croire à qui ne connaît pas les détails de cette existence, que la médecine y tient une bien petite place; certains même pourraient la voir comme un simple accident dans la vie de cet écrivain, dont la renommée a couronné si tôt le mérite. Il n'en est rien: Tchekhov est resté jusqu'à sa mort hanté de préoccupations médicales. Son œuvre en déborde. Nous l'examinerons plus tard. De plus, sa correspondance montre qu'en lui, non seulement l'écrivain, mais encore l'homme fut profondément marqué par l'influence de ses études et de sa profession.

La période la plus dure dans la carrière d'un homme de lettres commence sans nul doute au moment où l'auteur a vaincu l'indifférence des lettrés, et va jusqu'à l'heure où il voit le grand public l'accueillir. Certes, ses difficultés ne sont pas alors terminées. Mais il a le loisir de se reprendre à vivre comme les autres hommes et de se rappeler son *violon d'Ingres*. Rien de tout cela chez Antone Tchekhov. Il a également deux professions, ce qui est aussi rare que d'aimer à la fois deux femmes. Et ses deux professions le captivent également, à une époque de sa vie où la littérature devrait le passionner davantage, puisque c'est sur cette dernière qu'il bâtit tout son avenir.

Le 28 mars 1886 il écrit à D. V. Grigorovitch, qui vient de le féliciter pour son grand talent: « *Je suis un médecin et mon travail médical m'a tellement absorbé que personne n'a été plus troublé que moi par le proverbe des lièvres qu'on chasse... Je consacre à la littérature mes moments perdus, deux ou trois heures par jour et une partie de la nuit, c'est-à-dire le temps qui convient à un travail de second ordre...* »

Voici, pour situer Tchekhov dans son milieu, et, en passant, pour faire savourer son ironie, un fragment de lettre adressée à Mme Kiselev et datée du 21 septembre 1886: *« mes collègues, les médecins, soupirent en me rencontrant, commencent à parler de littérature et me jurent qu'ils sont las de la médecine... »*

Le 14 janvier 1887 il écrit à M. V. Kiselev une lettre de critique littéraire; mais comme on sent qu'il ne parlerait pas de cette façon, si la médecine ne l'avait pas mis d'abord en présence de mille problèmes de morale et de sociologie! *« Les écrivains réalistes, déclare-t-il, sont souvent plus moralisateurs que les archimandrites. Et, finalement, aucune littérature ne peut dans son cynisme dépasser la vie actuelle; un verre de vin n'enivrera pas l'homme qui a déjà vidé tout un tonneau... Pour un médecin, rien sur notre terre, n'est sale ».*

Pour juger de sa pratique médicale, cette autre lettre est précieuse, qu'il écrit à A. S. Souvorine, le 30 mai 1888, de Soumy, où il villégiature: *« ... mes hôtes sont devenus très gentils et très accueillants... La fille aînée, une femme-médecin — la fierté de toute la famille, et une sainte, comme l'appellent les paysans, — est vraiment extraordinaire. Elle a une tumeur du cerveau et, par suite, se trouve complètement aveugle; elle souffre d'épilepsie et de constants maux de tête. Elle sait le sort qui l'attend et, stoïquement, avec un calme extraordinaire, elle parle de sa mort qui est prochaine. Dans ma pratique médicale j'ai pris l'habitude de voir des gens qui vont mourir; je me suis toujours senti troublé quand, en ma présence, les personnes que guettait la mort souriaient ou pleuraient; mais ici, quand sur la terrasse je vois cette aveugle sourire, plaisanter, ou faire attention à mon Crépuscule, si on le lui lit, ce qui me semble étrange, n'est pas qu'elle soit vouée à la mort, mais que nous, nous ne sentions pas notre propre mort, et que nous écri-*

vions Crépuscule comme si nous ne devions jamais mourir.

» La cadette, médecin elle aussi, est une personne aimable, timide, d'une nature infiniment bonne, et qui aime tout le monde. Les malades sont pour elle une véritable torture, et avec eux elle est d'un scrupule presque maladif. Quand nous donnons une consultation ensemble, nous ne sommes jamais d'accord; je rassure le malade, quand elle le voit déjà mort, et je double les doses quand elle prescrit. Mais lorsque la mort est fatale, inévitable, alors notre médecin a des sentiments qui ne sont pas de sa profession. Une fois, avec elle, j'attendais des malades dans un centre médical; une jeune paysanne arriva, atteinte de tumeur maligne de la parotide. L'extension de cette tumeur était telle qu'on ne pouvait songer à aucun traitement. Et précisément parce qu'à ce moment-là cette femme ne souffrait pas du tout mais que dans six mois elle mourrait d'une terrible agonie, notre médecin la fixait d'un regard profondément coupable, comme pour s'excuser de sa propre santé, et elle paraissait avoir honte de ce que la science médicale fût impuissante...

» Je crois qu'elle n'a jamais fait de mal à personne, et il me semble qu'elle n'a jamais été ni qu'elle ne sera jamais heureuse une seule minute... »

Cette lettre m'est chère à plus d'un titre. Elle montre en premier lieu qu'au moment où Tchekhov conquiert le public, il s'intéresse tellement à la médecine et aux malades qu'il donne des consultations même en villégiature, et qu'il en parle à son ami Souvorine, incapable pourtant de le comprendre tout à fait, puisqu'il n'est pas médecin. Mais cette lettre surtout permet de voir Tchekhov dans ses rapports avec la mort et avec la souffrance, Tchekhov, affiné plus qu'aguerri par son commerce habituel avec la douleur. La douleur, la pitié, il les comprend autrement que les profanes. Deux ans plus tôt il écrivait à son frère Nicolas: « Les gens instruits n'ont pas de la sympathie que pour les

mendiants et les chats. Leur cœur souffre pour ce que leurs yeux ne voient pas ». Nous reviendrons plus longuement sur Tchekhov et la mort, la douleur et la pitié.

Trois mois après sa lettre, datée de Soumy, le 11 septembre 1888, il écrit à Souvorine cette lettre dont je citais un fragment dans l'introduction: « *Vous me conseillez de ne pas chasser deux lièvres à la fois et de plus penser à la pratique médicale. Je ne sais pas pourquoi il serait impossible de chasser deux lièvres, même au sens propre de l'expression... Je me sens plus satisfait quand je me rappelle que j'ai deux professions et non pas une seule. La médecine est ma femme légitime et la littérature est ma maîtresse. Quand l'une m'assomme, je passe la nuit avec l'autre. Bien qu'irrégulier, ce n'est pas monotone, et d'ailleurs aucune des deux ne perd vraiment à mon infidélité. Si je n'avais pas mes occupations médicales, je pourrais difficilement donner ma liberté d'esprit et mes pensées perdues à la littérature. Je n'ai pas de discipline en moi...* » Ici nous touchons à l'influence du médecin sur l'homme de lettres, et même simplement sur l'homme, dans Tchekhov. Qu'il nous suffise pour l'instant de constater que malgré les exigences de son travail littéraire et les conseils de ses amis Tchekhov continue l'exercice de la médecine, à laquelle même il fait jouer pour lui un rôle spirituel considérable.

Et pourtant, combien elle complique sa vie! On peut s'en rendre compte par cette lettre, adressée à Souvorine, le 23 décembre 1888: « *Je m'étais mis sérieusement, l'autre nuit, à écrire un conte pour la Novoye Vremya, quand une femme vint me chercher et me traîna auprès du poète Palmîn qui, dans un accès d'ivresse, était tombé et s'était ouvert le front. Je m'occupai près de deux heures au chevet de l'ivrogne, je me fatiguai, commençai à m'imprégner de l'odeur de l'iodoforme, et rentrai chez moi de méchante humeur et complètement épuisé... Ma vie est terriblement*

sombre, et je commence à avoir des crises de misanthropie, ce qui ne m'arrivait autrefois jamais. Des conversations longues et stupides, des visites, des gens qui demandent des secours, et les secourir dans la mesure d'un rouble, ou de deux ou de trois, dépenser de l'argent en voitures pour l'amour de clients qui ne me paient pas un sou — tout cela est un tel salmigondis que je voudrais fuir de chez moi. On m'emprunte de l'argent et on ne me le rend pas, on prend mes livres, on pille mon temps... »

Tchekhov ne fait donc pas de la médecine en amateur. Il a même acquis, dès vingt-huit ans, une expérience assez désabusée, qui lui fait écrire, le 4 mai 1889, à son ami Souvorine: « Je ne me soucie pas assez de faire fortune pour réussir dans la médecine, et pour la littérature je n'ai pas assez de passion, et aussi pas assez de talent... Il y a une sorte de stagnation dans mon âme. Je l'explique par la stagnation de ma propre vie... »

Il en sort justement par un coup de passion qui, chez cet homme précocement grave, brûlant certes, mais d'un feu contenu, d'un feu couvert, fait l'effet d'un vaste, d'un juste incendie dévorateur. Qui le croirait? les préoccupations médicales n'en sont pas exemptes, comme en fait foi cette lettre du 9 mars 1890, où Tchekhov explique à Souvorine pourquoi il part pour le pénitencier de l'île Sakhaline: « Je veux écrire là-dessus cent ou deux cents pages au moins et ainsi m'acquitter un peu de ma dette envers la médecine, pour laquelle, vous le savez, je me sens convaincu de basse ingratitude... Je suis désolé de n'être pas sentimental; autrement je dirais que nous devrions aller là-bas en pèlerinage, comme les Turcs à la Mecque... Il est évident, d'après les livres que j'ai lus ou que je suis en train de lire, que nous laissons des millions d'hommes pourrir en prison, pourrir en vain, sans raison, avec barbarie; nous les avons envoyés enchaînés, dans le froid, à dix mille verstes d'ici;

nous les avons infectés de syphilis; nous les avons corrompus, rendus criminels, et nous en avons rejeté toute la faute sur le nez rougi des garde-chiourmes ».

Après un long voyage à travers la Sibérie, qu'aucun chemin de fer ne parcourt encore — nous sommes en 1890, 1891 — trois mois dans la poussière, la boue, le froid et la chaleur, il rapporte son livre: *L'Ile Sakhaline*, qui produit une grosse impression sur le public et le gouvernement.

Mais, à son retour, le même dégoût le saisit, et il écrit de Moscou à Souvorine, le 19 octobre 1891: « *Ah! mes amis, que je suis excédé! Si je suis un médecin il me faut un hôpital et des malades; si je suis un écrivain, je dois vivre parmi le peuple et non dans la petite rue Dmitrovsk; je dois avoir une vie sociale et politique, tout au moins un petit bout de cette vie. Mais vivre entre quatre murs, sans nature, sans société, sans campagne, sans santé ni appétit, ce n'est pas vivre...* »

Aussi quitte-t-il la grande ville pour acheter une petite propriété dans la province de Melikhovo, où il vit avec sa famille jusqu'en 1898.

Si l'on est curieux de connaître de quelle façon panoramique Tchekhov voit sa vie jusqu'en 1892, il faut lire la lettre qu'il envoie, le 22 février de cette année-là, à V. A. Tikhonov: « *Vous voulez ma biographie? La voici: je suis né à Taganrog, en 1860. J'y finis mes études secondaires en 1879. En 1884, je pris mon diplôme de médecin à l'Université de Moscou. En 1889 je reçus le prix Pouchkine. En 1890 j'allais à Sakhaline, à travers la Sibérie et rentrai par la mer. En 1891 je fis un voyage en Europe, où je bus d'excellent vin et mangeai des huîtres. En 1892 j'assistai à un festin en compagnie de V. A. Tikhonov. Je commençai à écrire en 1879. Mes œuvres parues sont: His-toires Bigarrées, Crépuscule, Histoires, Etres Obscurs, et un roman: Un Duel. J'ai péché aussi au théâtre, quoique*

avec mesure. Les Allemands m'ont jadis traduit. Les Tchèques et les Serbes aussi m'estiment et les Français ne sont pas indifférents à mon art. Je pénétrai les mystères de l'amour à l'âge de treize ans. Avec mes collègues, médecins comme hommes de lettres, je suis dans les meilleurs termes. Je suis célibataire. J'aimerais de recevoir une pension. J'exerce la médecine et même souvent l'été je pratique des autopsies, bien que je n'en aie pas fait depuis deux ou trois ans. Mon auteur préféré est Tolstoï et mon médecin Zakharine.

» Tout cela n'a pas de sens, Ecrivez ce que vous voudrez. Si vous manquez de renseignements précis, remplacez-les par du lyrisme ».

A Melikhovo, Tchekhov vit en médecin, soigne les paysans, bâtit des écoles de ses propres deniers et travaille au Zemstvo de Serpukhov. En même temps il écrit beaucoup. *Salle 6, Histoire d'un Inconnu, Le Royaume des Femmes, La Maison à la Mezzanine, Le Moine Noir, Ma Vie*, sont de cette époque. Il réunit aussi des documents pour *Un Meurtre* et *Moujiks*. Enfin, en 1895, *la Mouette* est représentée au Théâtre Alexandrinsky, de Pétersbourg, avec les meilleurs acteurs du moment. Le public voulait rire. C'est un échec.

Ainsi donc, la période la plus féconde de la vie de Tchekhov est précisément celle où son activité de médecin s'exerce avec le plus de liberté, mais aussi d'exigence. On sait que la vie d'un praticien de campagne, surtout s'il est généreux, consciencieux, s'il aime son métier, ses malades, ses paysans, n'est guère une aimable sinécure. Tchekhov se plaît à courir les chemins; il entre dans les fermes; son œil, auquel rien n'échappe, va du père aux enfants, des hommes aux animaux; il saisit le détail typique, la difformité évidente ou la tare cachée, les pensées de chacun, les souffrances secrètes, les blessures qui saignent, les peines lancinantes, et toute l'atmosphère d'un foyer, complexe comme une maladie.

D'autres que lui se sont déjà approchés des Moujiks. Des nobles repentis en ont fait des saints, les révolutionnaires des dieux. Tchekhov le premier, au cours de ses visites, les voit tels qu'ils sont. Né de paysans comme eux tous, il les connaît par instinct et, de plus, la maladie les lui livre sans masque. Son esprit de charité infini mais clairvoyant les lui fait deviner. Leurs sentiments obscurs passent dans ses contes. Plus tard, Gorki, Bounine et d'autres suivront le même chemin.

La correspondance de Tchekhov prouve combien le médecin est attaché à l'auteur. Il écrit à V. M. Lavrov, en octobre 1892: « *Vraiment, Salle 6 aurait bien besoin d'être arrangée: ça sent l'hôpital et la morgue. Je n'ai pas d'inclination naturelle pour de telles histoires* », et, le 9 février 1893: « *Le titre Histoire de mon Malade est certainement pitoyable. Il sent l'hôpital. Histoire d'un Inconnu semble aller. Etes-vous de cet avis?* »

Sa lettre du 28 février 1893, à E. M. Sh..., est d'une importance capitale. Mais nous en parlerons plus tard, quand nous étudierons les idées de Tchekhov sur la médecine, et spécialement sur la syphilis.

A propos de son ouvrage sur l'île Sakhaline, il n'est pas inutile de savoir ce qu'en dit Tchekhov lui-même à Souvorine, le 2 janvier 1894: « *C'est un travail académique, et je recevrai pour lui le prix du Métropolitain Makary. La médecine ne pourra plus m'accuser de trahison. J'ai payé tout mon tribut au savoir et à la chose que les vieux écrivains appellent pédantisme. Je suis heureux que ce costume sévère de forçat soit pendu dans ma garde-robe littéraire* ».

Cette vie, par sa fécondité même, ne laisse pas d'être fatigante. Il écrit à Souvorine, dans les premiers jours de 1894: « *Je me crois bien équilibré. Il est vrai pourtant que je ne me sens pas de désir particulier pour la vie, mais ce n'est pas, loin de là, une maladie, mais probablement quelque chose de transitoire et de naturel* ».

Cette asthénie est sans doute le prodrome du réveil de sa bacillose. Lors d'un voyage à Moscou, au printemps de l'année 1897, Tchekhov est pris, dans un restaurant, d'une hémoptysie aussi abondante que subite. Il entre alors dans une clinique, en prenant un soin minutieux pour que sa mère et son père l'ignorent. Mais on vient le voir. Les littérateurs embarrassent sa chambre. Tolstoï le fait parler. Et il présente une nouvelle et grave hémoptysie. Il faut à Tchekhov sa forte constitution, sa solide ascendance paysanne, pour se remettre de cette crise.

Sa santé en restera toujours ébranlée. Le 25 juillet 1898, de Melikhovo, il écrit à L. A. Avilov: *« Je suis dégoûté d'écrire et je ne sais quoi faire. Je reprendrais la médecine avec plaisir; je chercherais bien un poste, mais je n'ai plus la force physique. Quand j'écris, ou que je songe à écrire, j'éprouve du dégoût, — comme si je mangeais de la soupe au chou fermenté d'où l'on viendrait de pêcher un gardon, — pardonnez-moi la comparaison. Ce n'est pas tant pour écrire que j'éprouve du dégoût, que pour l'entourage littéraire auquel on ne peut échapper et qu'on transporte toujours avec soi comme la terre son atmosphère »*.

Tchekhov vient alors chez nous, sur la Côte d'Azur, pour essayer de se distraire. Mais il repart pour la Crimée, où il achète une terre près de Yalta. Il s'y fait construire une maison et planter un jardin. Entre temps, il a vendu tout son œuvre à Marx, l'éditeur bien connu de Pétersbourg.

C'est à Yalta qu'il passe les dernières années de sa vie, à s'ennuyer, à regretter Moscou, mais sans se départir jamais de cette dignité morale qui l'a toujours soutenu. Jamais de récriminations, jamais de découragement, d'abandon de soi-même. Malade, il ne songe pas à sa maladie. Sa propre souffrance lui fait seulement compatir aux malheurs d'autrui. Sa sensibilité, sa pitié en deviennent plus grandes. Les malades pauvres qui vont en Crimée soigner leur poitrine assie-

gent sa maison. Loin de leur témoigner la moindre mauvaise humeur, il les aide. Des écrivains, des artistes viennent le voir. Et, pourtant, il ne joue pas au patriarche.

Pendant l'été de 1900 le Théâtre Artistique de Moscou joue à Yalta *L'Oncle Vania* et *La Mouette*. Gorki, Bounine, Kouprine et d'autres écrivains y font de longs séjours. Tols-toï n'habite pas loin, il se rencontre souvent avec Tchekhov.

En janvier 1900, l'Académie des Sciences l'élit comme membre honoraire. Deux ans plus tard, il enverra sa démission, ainsi que Korolenko, pour protester contre l'élection cassée de Gorki.

Il passe l'automne à écrire les *Trois Sœurs*, que le Théâtre Artistique de Moscou monte dans le courant du printemps 1901. C'est un vrai triomphe. Quelques semaines après, Tchekhov se marie avec Olga Leodarnovna Knipper, une actrice du Théâtre Artistique, qu'il a connue en 1900, lors de la reprise de *la Mouette*. Il part avec sa femme pour le Caucase, province d'Ufa, où, toujours malade, il va suivre un traitement au koumiss.

Mais, dès l'automne, sa mauvaise santé oblige Antone Tchekhov à retourner à Yalta. Il ne veut pas voir sa femme abandonner le théâtre et la fait rentrer à Moscou. Lui, en Crimée, seul, triste, connaissant mieux que personne, les progrès de son mal, il n'a pas la force d'écrire beaucoup.

Deux ans passent. Pendant l'automne de 1903 il compose *la Cerisaie*, son œuvre, peut-être, la plus touchante, la plus belle, et qui, sentant le plus la mort, remue en nous un fonds d'hérités inquiètes. En hiver, Tchekhov va à Moscou, où, pendant deux mois, il s'occupe de cette pièce. Il vit dans l'euphorie du succès et, pour le quarante-quatrième anniversaire de sa naissance, le 17 janvier 1904, le Théâtre Artistique donne la première représentation de *la Cerisaie*. C'est un triomphe. Mais cette journée le brise.

L'été de 1904 arrive. Tchekhov est si malade que les

médecins l'envoient en Allemagne, à Badenweiler. De là il écrit à ses amis russes et à sa famille qu'il est parfaitement remis et cache ainsi à tout le monde l'approche de la mort.

Il meurt le 2 juillet 1904. Son corps est ramené d'Allemagne à Moscou, dans un wagon de marchandises, destiné au transport des huîtres. Toute sa vie il avait eu peur du ridicule. Ses amis sont encore affligés de cette comédie posthume, revanche, machinée par le sort, de Tchekhov sur Tchekhov.

Tchekhov, dans son existence d'auteur à succès, s'était fait nombre de relations et d'amis. Mais il n'avait jamais connu l'ami unique, destiné à partager les joies et les peines, à s'enivrer des mêmes rêves, à suivre les mêmes chemins. Par pudeur il avait caché à tous son être intime. Et comme depuis son enfance il ne croyait plus en Dieu et que son mariage tardif n'avait en rien allégé son fardeau, on peut dire que son secret désir fut parfaitement exaucé. On lit, en effet, dans le carnet de notes de Tchekhov: « *De même que je reposerai seul dans la tombe, de même puissé-je vivre seul!* »

Vie étrange. Homme étrange. Au milieu d'une existence épouvantable, il écrivait des drôleries. Mais citons une lettre qu'il envoyait de Nice, le 6 octobre 1897, à Madame Avilov: « *Vous vous plaignez que mes héros soient sombres, — hélas! ce n'est pas ma faute... On a observé que les êtres sombres, mélancoliques, écrivent toujours des choses gaies, tandis que les hommes qui jouissent de la vie mettent leur pessimisme dans leurs œuvres. Et je suis un homme qui jouis de la vie; les premiers trente ans de ma vie je les ai vécus, comme on dit, dans le plaisir et la satisfaction...* »

Et ce petit bout de vie sociale et politique qu'il réclamait d'un ton si tragique, dans la petite rue Dmitrovsk?

Mais qu'un autre s'étonne de ces contradictions apparentes! Il n'appartient pas à un médecin de croire que la vérité psychologique et organique est une.

CHAPITRE II

TCHEKHOV ET LA MEDECINE

Que dans le courant de sa vie Antone Tchekhov ait mis sur un pied d'égalité absolue les deux professions qui l'ont partagée, comme il ressort des pages précédentes, c'est un fait qui présente plus d'intérêt anecdotique que de valeur générale. Il convient maintenant de préciser quelle a été l'influence de la médecine sur le talent de l'écrivain, et comment elle s'est exercée, en surface et en profondeur. Puis nous étudierons l'homme dans le médecin, car son long commerce avec les sciences d'observation d'une part, et, d'autre part, avec la maladie, la souffrance et la mort, sans compter son expérience personnelle de la tuberculose ne peut pas avoir été sans effet sur sa sensibilité et sur son âme.

Et pourtant il est arbitraire de séparer dans le même homme plusieurs personnalités distinctes, surtout chez Tchekhov, en qui les individualités du médecin, de l'homme de lettres et de l'homme, s'intriquent, se pénètrent, se prolongent. Mais il faut de l'ordre, au risque de fausser légèrement la vérité.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, par déformation professionnelle, la part du médecin dans la collaboration de ce dernier avec l'homme de lettres ! Les témoignages personnels étant préférables à tous les commentaires des critiques, il me semble bon de citer en premier lieu cette lettre que de

Yalta, le 11 octobre 1899, Tchekhov écrivait à G. I. Ros-solimo (on se rappelle la première autobiographie rapportée plus haut. Celle-ci est d'un intérêt beaucoup plus profond) :

« Une autobiographie? J'ai une maladie — l'Autobiographophobie. Lire quoique ce soit sur moi-même et à plus forte raison l'écrire pour qu'on l'imprime, m'est une véritable torture. Ci-joint je vous envoie quelques faits, dans leur nudité, mais je ne peux pas faire davantage.

» Moi, A. P. Tchekhov, je suis né le 17 janvier 1860, à Taganrog. J'ai été élevé d'abord à l'école grecque, près de l'église du Tsar Constantin, ensuite au collège de Taganrog. En 1879, j'entrai à l'Université de Moscou, Faculté de Médecine. Je n'avais à l'époque qu'une faible idée des Facultés en général et je ne me rappelle pas pour quelles raisons je choisis la Faculté de Médecine, mais dans la suite je ne regrettai pas mon choix. Je commençai, dès ma Première Année, à publier des contes dans un hebdomadaire et dans des journaux, et ces travaux littéraires acquirent bientôt un caractère professionnel permanent. En 1886, je reçus le prix Pouchkine. En 1890, je partis pour l'île Sakhaline, pour écrire ensuite un livre sur notre colonie pénitentiaire et les prisons de là-bas. Sans compter les chroniques, les feuilletons, les articles, et tout ce que j'ai écrit au jour le jour pour les journaux et qu'il serait difficile aujourd'hui de chercher et de recueillir, j'ai, pendant les vingt ans de ma carrière littéraire, donné plus de trois cents bon-à-tirer, pour des contes ou des nouvelles. J'ai aussi écrit des pièces pour le théâtre.

» Je suis certain que l'étude de la médecine a eu une influence considérable sur mes travaux littéraires; en élargissant le champ de mes observations, elle m'a enrichi de connaissances dans toute la valeur ne peut être comprise que par des médecins. Elle m'a guidé aussi, et je dois probablement à mes rapports étroits avec la médecine d'avoir réussi à éviter une foule d'erreurs.

» Un commerce familier avec les sciences naturelles et avec les méthodes scientifiques m'a toujours fait mettre en garde, et j'ai toujours essayé, quand c'était possible, d'être conforme aux vérités scientifiques, et quand c'était impossible, j'ai préféré ne pas écrire du tout. Je ferai remarquer, en passant, que les conditions de la création artistique ne permettent pas toujours une harmonie complète avec les vérités scientifiques. Il est impossible de représenter sur la scène une mort par empoisonnement exactement comme elle se présenterait dans la réalité. Mais l'harmonie avec les vérités scientifiques doit être sentie même à ces conditions, — c'est à dire, il faut que le lecteur ou le spectateur ait l'impression nette que la faute en est seulement imputable aux conditions de l'art, et, qu'il a à faire avec un écrivain qui comprend les choses.

» Je n'appartiens pas à cette classe de littérateurs qui prennent une attitude de sceptique envers la science, et à la classe de ceux qui se précipitent sur toute chose avec leur imagination personnelle pour seul guide, je n'aimerais pas non plus d'appartenir... »

Cette notice autobiographique est d'une importance capitale. Il n'est pas d'un piètre intérêt que Tchekhov vienne lui-même nous dire « que l'étude de la médecine a eu une influence considérable sur ses travaux littéraires », et il a soin de préciser qu'« elle a élargi le champ de ses observations, qu'elle l'a enrichi de connaissances dont toute la valeur ne peut être comprise que par des médecins ». (Notre travail n'est donc pas inconsidéré). Enfin, la médecine lui a servi de « guide », lui a fait « éviter une foule d'erreurs ».

Ensuite Tchekhov expose ses idées personnelles sur l'accord possible entre les vérités scientifiques et les créations de l'art. Mais précisément parce qu'il est médecin, — et qu'il a du goût, — il ne tombe pas dans le panneau du roman scientifique, où s'est fourvoyé l'esprit peu critique de Zola.

comme le D^r Henri Martineau l'a montré dans sa thèse sur les Rougon-Macquart.

Comme on a pu s'en rendre compte par le bref exposé de la vie d'Antone Tchekhov et par les lettres de lui que nous avons citées, l'exercice de la médecine ne fut pour lui ni une occupation d'amateur, ni un simple gagne-pain. Tchekhov aima la médecine pour elle-même, et non pas seulement pour les avantages que son esprit d'observation et son talent d'écrivain pouvaient en retirer. Toute son œuvre en fait foi. Mais il importe de ne chercher la personnalité de Tchekhov dans ses ouvrages qu'avec la plus grande prudence. Toujours désireux de rester objectif, par goût et peut-être aussi par pudeur, Tchekhov ne s'assimile à aucun de ses héros. Il n'a pas de porte-parole fidèle; tout au plus il fait siennes quelques idées familières que soutiennent nombre de ses personnages. Et la méditation d'André Efimytsch, le vieux médecin de Salle 6, il est probable que Tchekhov a dû la remâcher bien souvent pour lui-même, dans ses veilles, dans ses nuits de garde à l'hôpital du Zemstvo.

« Tandis que ses pensées le portent au temps du refroidissement de la terre, tout près de lui, dans le grand bâtiment de l'hôpital, des gens croupissent dans la souffrance et dans la saleté... L'un d'eux, peut-être, ne dort pas et se débat contre la vermine, un autre est infecté d'érysipèle ou geint d'un bandage trop serré... »

» Il sait parfaitement, d'autre part, que dans les vingt-cinq dernières années il s'est produit dans la médecine un changement fantastique. Lorsqu'il était étudiant, il lui paraissait que la médecine aurait bientôt le sort de l'alchimie et de la métaphysique. Maintenant, au cours de ses lectures, la nuit, la médecine le transporte et éveille en lui de l'admiration et de l'enthousiasme. En effet, quel éclat sou-

dain, quelle révolution! Grâce à l'antisepsie, on fait des opérations que le grand Pirogov n'osait même pas espérer possibles. Les médecins les plus ordinaires des zemstvos entreprennent des résections de l'articulation du genou. Sur cent laparotomies, il n'y a qu'un cas mortel. L'opération de la pierre est une telle bagatelle qu'on ne daigne même plus écrire sur ce sujet. La syphilis se guérit radicalement. Ah! la théorie de l'hérédité, de l'hypnotisme, les découvertes de Pasteur et de Koch, l'hygiène avec statistique et notre médecine russe de campagne!... La psychiatrie et la classification actuelle des maladies, les méthodes de diagnostic et de thérapeutique, c'est, en comparaison de ce qui existait, un véritable Elbrouz. Maintenant on ne douche plus les fous et on ne leur met plus la camisole de force; on les traite humainement, et même, comme on l'a écrit dans les journaux, on organise pour eux des bals et des spectacles ».

Mais le plus beau rêve à son réveil:

« ... Bah! se dit André Efimytsch, rouvrant les yeux, après tout, qu'est-il resté de tout cela?... Ni l'antisepsie, ni Koch, ni Pasteur, n'ont pu changer la nature des choses. La morbidité et la mortalité sont les mêmes. On donne des bals et des spectacles aux fous, mais on ne les met toujours pas en liberté. En somme, tout est vanité et absurdité. Entre mon hôpital et la meilleure clinique de Vienne, il n'y a, au fond, aucune différence ».

L'esprit de Tchekhov est ondoyant et souple au suprême degré. S'approprie-t-il le découragement d'André Efimytsch, que précédait un si bel enthousiasme, enthousiasme d'ailleurs de néophyte un peu puéril et sur lequel il nous faudra revenir? C'est possible, car dans le courant de sa carrière Tchekhov a dû plus d'une fois songer avec mélancolie aux théories médicales modernes, inapplicables pour le moment aux campagnes, surtout en Russie.

Une note de Denis Roche, qui a entrepris de traduire

pour la librairie Plon toute l'œuvre de Tchekhov, est particulièrement intéressante. Elle ouvre des aperçus peu flatteurs sur l'hygiène des campagnes russes à la fin du dernier siècle (ne nous hâtons pas trop, nous autres Français, d'applaudir à nos organisations provinciales d'hygiène), et l'on comprend que Tchekhov, tout comme André Efimytsch, se soit découragé parfois. Voici cette note :

« Les Zemstvos, pour diminuer la mortalité effrayante des campagnes par suite du manque total d'hygiène, et pour amoindrir l'influence pernicieuse des sorciers et des devins, ont fait de la médecine un service gratuit et public. Mais comme la plupart ne peuvent offrir que des traitements insuffisants, les médecins les moins capables ont presque seuls accepté les offres des Zemstvos ».

Tchekhov, par contre, aimait ces carrières modestes où, héroïsme sans gloire, il faisait le bien obscurément. Mais que de dégoût, sans doute ! Son hôpital devait avoir plus d'un point de ressemblance avec celui de Salle 6, *« dans les salles de chirurgie duquel on ne pouvait pas se débarrasser de l'érysipèle »*, et où, malgré les efforts du médecin, *« l'intendant, la lingère, l'aide-chirurgien et l'érysipèle demeuraient en place »*.

Tchekhov, — il convient de l'en féliciter, — sépare ainsi le plus souvent la science médicale de ses rapports pratiques avec les hommes. Pour la première il n'éprouve que confiance, délirante, pourrait-on dire, mais pour le reste que scepticisme.

Et, d'ailleurs, c'est purement en médecin qu'il juge du rôle de la médecine dans la société, en médecin habitué à faire, autant que possible, de la thérapeutique plus étiologique que symptomatique.

Qu'on en juge par une courte nouvelle, *la Maison à Mezzanine*, encore qu'il faille faire les réserves d'usage, ici aussi bien que pour ses autres ouvrages, quand on veut leur

demander de nous révéler la personnalité intime de Tchekhov!

Un artiste peintre discute avec une jeune fille qui s'occupe d'œuvres sociales.

« — Vous rejetez aussi la médecine? demande-t-elle.

» — Oui, elle ne devrait s'occuper que de l'étude des maladies en tant que phénomènes et non de leur guérison. S'il faut soigner à tout prix, ce n'est pas aux maladies qu'il faut s'en prendre, mais à leurs causes. Ecartez la principale cause, le travail physique, et il n'y aura plus de maladies. Je n'admets pas une science qui soigne... Les sciences et les arts véritables tendent, non à des fins passagères, particulières, mais à l'éternel et à l'universel; ils cherchent la vérité et le sens de la vie; ils cherchent Dieu et l'âme... Tout notre esprit, toute notre énergie spirituelle, sont gâchés pour la satisfaction de besoins passagers... »

Il y a certainement beaucoup de vérité dans ces paradoxes. Et Tchekhov revient souvent sur cet immense travail des hommes, générateur de misère physiologique, d'épuisement, de dégénérescence de la race. Et, d'autre part, on note le caractère suprahumain, presque sacré, qu'il donne à la médecine.

Nous disions qu'il convenait de préciser ou de compléter les idées d'un personnage de Tchekhov par les idées d'un autre et que de cette façon on risquait de s'approcher beaucoup de la pensée de l'auteur. Ici, bien entendu, il est de l'avis des deux interlocuteurs à la fois. La vérité est un compromis entre des points de vue extrêmes.

Le peintre reprend:

« — À mon avis, il n'y a aucun besoin d'un dispensaire médical à Maloziomovo...

» — La semaine dernière, Anna est morte en couches et, s'il y avait eu un dispensaire dans les environs, elle serait vivante...

» — *Ce qui est grave, ce n'est pas qu'Anna soit morte en couches; le plus grave est que toutes ces Anna, Mavra, Pelagueia courbent le dos, de l'aube au crépuscule, et souffrent d'un labeur qui dépasse leurs forces, qu'elles tremblent toute leur vie pour leurs enfants affamés et malades; qu'elles redoutent toute leur vie la mort et les maladies; qu'elles se soignent toute leur vie, se fanent de bonne heure, vieillissent tôt, meurent dans la saleté et l'infection. Leurs enfants, en grandissant, reprennent la même chanson, et des centaines d'années passent ainsi. Et des milliards de gens vivent plus mal que les bêtes et éprouvent, rien que pour un morceau de pain, une crainte continuelle. Tout le tragique de leur situation vient de ce qu'ils n'ont pas le temps de penser à leur âme et de se rappeler leur image propre, ni la ressemblance divine... Vous les secourez au moyen d'hôpitaux et d'écoles; mais vous ne les délivrez pas pour cela de leurs liens...*

» — *Je ne discute pas avec vous, dit Lyda... Je ne vous dirai qu'une chose: on ne peut pas rester les bras croisés. Nous ne sauvons pas l'humanité, je l'admets, et peut-être nous trompons-nous en beaucoup de cas. Mais nous faisons ce que nous pouvons et avons raison de le faire...* »

Telle est, me semble-t-il, toute la pensée d'Antone Tchekhov sur la médecine, sur son importance scientifique et transcendante, et sur son rôle pratique restreint.

Mais la correspondance de Tchekhov nous donne encore des documents sur cette question, et certes nous nous y reporterons avec plus de confiance qu'aux textes, toujours sujets à caution, de son œuvre.

Ecrivant à plusieurs reprises à Souvorine sur Bourget, il lui dit qu'il aime surtout chez notre romancier « *sa connaissance des sciences naturelles et de leur méthode, dont il est autant imbu que s'il avait passé quelque bon diplôme en sciences ou en médecine* ». Mais Tchekhov lui reproche de

ne point s'en tenir là, et de partir en guerre contre le matérialisme. Il a tellement de confiance, de foi, dans la science en général et dans la médecine en particulier, qu'il ne croit pas permis de rechercher la vérité en dehors du domaine « *des microscopes, des lancettes et des bistouris* ». Il a même cette phrase malheureuse: « *Je crois qu'à disséquer un cadavre, le plus enragé spiritualiste sera obligé de se demander: où est l'âme là-dedans? Et si l'on sait combien se ressemblent les affections physiques et mentales et qu'elles se traitent par les mêmes remèdes, on ne peut pas refuser de séparer l'âme du corps...* »

Un débat sur le matérialisme et l'athéisme ne conviendrait pas ici. Remarquons seulement l'idée chère à Tchekhov et juste en grande partie, que « *la loi morale doit être liée organiquement au corps* », que « *cette alliance organique est de toute évidence* » et que « *toute sérieuse souffrance du cerveau et les maladies dites de l'âme se traduisent par une perversion de la loi morale* », comme il l'a écrit lui-même dans *Un Duel*.

Quelques jours plus tard (15 mai 1889), Tchekhov écrit encore à Souvorine, à propos de Bourget: « *Les différentes branches du savoir ont toujours vécu en paix. L'anatomie et les lettres sont d'une origine également noble; elles ont le même but et le même ennemi — le mal — et n'ont aucune raison de se combattre. Il n'y a entre elles aucune concurrence vitale. Si quelqu'un connaît la circulation du sang, il est riche; s'il apprend aussi l'histoire des religions et la chanson « Je me rappelle un merveilleux moment », il s'enrichit, il ne s'appauvrit pas. C'est pourquoi les génies ne se sont jamais combattus, et dans Goethe le poète vivait amicalement côte à côte avec le savant.*

» Ce ne sont pas les branches du savoir comme la poésie et l'anatomie, mais les erreurs — c'est-à-dire les hommes — qui se combattent les uns les autres ».

On voit combien les spéculations médicales ont formé l'esprit de Tchekhov. Ainsi, de même que la médecine a occupé une place prépondérante dans la vie de cet homme de lettres, de même elle s'associe à chacun de ses pensées. Elle n'est jamais étrangère à ce qu'il écrit. Et comme Tchekhov passe tous les jours davantage pour un des auteurs dont l'incomparable talent représente le mieux l'intelligence russe et honore le plus l'humanité, la part si belle qu'il a faite à la médecine mérite vraiment d'être examinée.

Il y aurait encore beaucoup d'autres documents à étudier. Mais nous arriverions aux mêmes conclusions, et ces répétitions lasseraient à la longue. Néanmoins, je citerai encore deux lettres, adressées à E. M. Sh..., qui envoyait à Tchekhov des contes sur lesquels elle lui demandait son avis. Les lettres à cette dame sont amusantes ou instructives. Les médecins y glaneront. La première, datée du 16 septembre 1891, refait l'éloge de l'étude et du savoir: « *Donc, nous, vieux garçons, nous sentons le chien? Soit. Mais que les spécialistes des maladies des femmes soient des débauchés et des cyniques, permettez-moi de penser autrement. Les gynécologues ont à faire à une prose mortelle, telle que vous n'en avez jamais rêvé, et à laquelle peut-être, si vous la connaissiez, vous donneriez avec la férocité caractéristique de votre imagination, une odeur plus mauvaise que celle des chiens. Celui qui nage tout le jour dans la mer aime la terre sèche; celui qui est plongé pour toujours dans la prose désire passionnément la poésie. Tous les gynécologues sont des idéalistes. Votre médecin lit des vers, votre instinct vous inspirait bien; j'ajouterais que c'est un grand libéral... Vous avez oublié de penser aussi qu'un bon gynécologue ne peut pas être un homme stupide ou une médiocrité. L'intelligence brille plus que la calvitie, mais vous avez remarqué la calvitie, et vous y avez appuyé dessus — et lancé l'intelligence par dessus bord. Vous avez remarqué aussi, en appuyant,*

qu'un homme gras — brr! — transpire une sorte d'huile, mais vous avez complètement perdu de vue le fait qu'il est professeur, — c'est-à-dire qu'il a passé plusieurs années à réfléchir et à faire quelque chose qui le place au-dessus de millions de gens....

» Je n'oserai pas vous demander d'aimer le gynécologue et le professeur, mais j'ose vous rappeler que la justice pour un écrivain objectif a plus de prix que l'air qu'il respire.

» ... Dans le discours du médecin, le passage est bon où vous lui faites parler de son manque de foi en la médecine. »

Tchekhov, on le voit, ne perd pas une occasion de défendre la science et les hommes de science. Mais la lettre suivante, du 28 février 1893, offre pour le médecin plus d'intérêt. Elle prouve que nous avons raison, tout à l'heure, de prétendre que Tchekhov avait prêté au médecin de Salle 6 quelques-unes de ses idées personnelles. Et puisqu'il en prend lui-même la responsabilité, nous nous sentirons plus autorisé pour en faire la critique.

Madame E. M. Sh... avait soumis une nouvelle aux observations de Tchekhov; celui-ci, après quelques remarques d'ordre littéraire, par quoi débute sa lettre, en arrive au fond même du sujet:

« Pour résoudre les problèmes de la dégénérescence, du psychisme, etc..., il faudrait être instruit scientifiquement de ces choses. »

» Arrivons à l'importance de la maladie. (Désignons-la pudiquement par la lettre S.) En premier lieu, S. est curable; secondement, quand des praticiens ont un malade qui souffre de quelque grave affection, comme par exemple de destruction de la moelle épinière (tabes) ou de cirrhose du foie, et s'ils trouvent la S. à l'origine du mal, ils ont bon espoir de la guérir, parce qu'on peut guérir la S.

» Dans la dégénérescence et les affections nerveuses générales, les paralysies, etc., la S. n'est pas la seule cause qui

entraîne de tels résultats, — il y a une combinaison de nombreux facteurs, comme l'eau de vie, le tabac, la chère excessive chez les classes intellectuelles, la mauvaise éducation, l'absence d'exercice physique, les conditions de vie à la ville, etc., etc...

» A côté, il y a d'autres maladies non moins sérieuses. Par exemple la phtisie. Je pense qu'il n'appartient pas aux artistes de tomber sur les gens parce qu'ils sont malades. Est-ce de ma faute si j'ai mal à la tête? Est-ce de la faute de Sidor s'il est infecté de S., s'il a une moindre résistance au mal que Tarass? Akulka est-elle coupable si ses os sont pourris? Il n'y a personne à blâmer, et au cas où la culpabilité pourrait être trouvée, c'est l'affaire des officiers de santé et non des artistes.

» Les praticiens se conduisent d'une façon abominable dans votre histoire. Vous leur faites oublier les règles de la médecine et le secret professionnel, et alors ils transportent un homme gravement malade, un paralytique. La proie de la mystérieuse S. n'a-t-elle pas été frappée à mort dans la tarantass? Et les dames de votre histoire regardent la S. comme l'abîme le plus profond. Ce n'est pas nécessaire. La S. n'est pas un vice, ce n'est pas le résultat d'une volonté molle, mais une maladie, et les gens qui en sont frappés ont besoin d'être traités avec une généreuse amitié. Il est honteux qu'une femme abandonne son mari malade en hurlant que le mal est contagieux ou vilain. Elle peut agir comme bon lui semble, mais l'auteur devrait avoir du doigté. A propos, savez-vous que l'influenza aussi a de sérieux effets sur l'organisme? Oh! il n'y a rien dans la nature qui ne puisse avoir de fâcheuses conséquences et qui ne puisse être apporté par hérédité. Il est dangereux même de respirer! Personnellement, je m'en rapporte à la règle suivante: je ne parle des malades qu'en termes pittoresques qui puissent les caractériser. Je ne connais pas « notre âge nerveux », parce que les êtres humains sont nerveux à tous les âges...

» *J'aimerais que vous entrepreniez quelque chose de joyeux, de brillant, de vert, dans un style de pique-nique. A nous, praticiens, laissez-nous les infirmes et les moines noirs. Je commencerai bientôt à écrire des histoires humoristiques, car j'ai presque épuisé mon répertoire psycho-pathologique* ».

Tchekhov fait allusion, dans ces dernières lignes, à sa nouvelle: *Le Moine Noir*, où il a voulu décrire la mégalo-manie. Salle 6 était déjà l'histoire d'un persécuté. Nous reprendrons l'analyse de ces livres avec plus de détail.

Il y a beaucoup à dire sur cette lettre qui est un document de première main, d'une extrême importance. Avant d'étudier son œuvre littéraire, il est bon de voir le Docteur Antone Tchekhov se présenter lui-même. Personne ne niera, en effet, que cette lettre ne soit un véritable portrait par soi-même, en raccourci, du praticien, avec sa façon d'envisager les maladies et les maladies, et quelques indications sommaires de traitements. Il commence, une fois de plus, par affirmer l'utilité, la nécessité d'une culture scientifique. Il sait trop ce que personnellement il lui doit, en tant qu'homme de lettres et plus généralement en tant qu'homme! Et l'on ne saurait trop insister sur cet hommage qu'il ne manque jamais une occasion de rendre à la médecine, aux méthodes des sciences naturelles et à la discipline intellectuelle et morale qu'elles entraînent.

Mais venons-en aux idées de Tchekhov sur la maladie qu'il représente par la lettre S. et pour laquelle j'aurai moins de pudeur que lui, — la syphilis, puisqu'il faut l'appeler par son nom. (On a déjà pu remarquer que Tchekhov n'hésitait pas toujours à l'écrire en toutes lettres, soit dans sa correspondance, soit dans son œuvre.)

André Efimytsch, déjà, croyait à la cure radicale de la syphilis. Et Tchekhov partageait cette illusion. A l'heure actuelle la question est encore discutée. Aussi cette affirmation catégorique, proférée en 1893, fait-elle sourire. Cette

réserve faite, il avait raison de tenir tellement au traitement antispécifique, qui peut, dans des cas désespérés où la syphilis est à l'origine, obtenir des résultats presque miraculeux. Crises gastriques rebelles à tout régime, fractures impossibles à consolider, ulcères, plaies qui refusent de se cicatriser, ces affections peuvent disparaître aux premières applications du traitement. Mais la question est trop connue pour qu'il soit besoin de s'y étendre. Il faut louer Tchekhov d'en avoir été si persuadé qu'il en parlait même à des profanes. Il en est de même pour l'origine fréquemment spécifique de la cirrhose, cas où, bien entendu, le traitement fait merveille. Par contre, nous n'envisageons plus le tabes de la même façon. Tchekhov ne savait pas encore qu'il faut considérer le tabes comme une affection exclusivement syphilitique, où, hélas! mercure ou arsenic sont d'un bien faible secours!

Les autres opinions de Tchekhov sont excellentes, sur la combinaison de nombreux facteurs dans l'éclosion des maladies, sur l'influence du terrain, sur la gravité possible de l'influenza. — nous dirions la grippe. Et pourtant il ignorait alors les rapports de cette maladie avec l'encéphalite léthargique, le Parkinsonisme, ainsi que les théories sur l'association des germes et des virus.

Tchekhov ne parle pas seulement en médecin, mais encore il pense en médecin. Le fait de ne voir dans la syphilis qu'une maladie le prouve. Il faut encore l'en féliciter, bien qu'il puisse naître des situations où le problème moral dépasse la simple compétence du praticien.

Au travers de cette lettre, Tchekhov nous paraît comme un médecin avisé, toujours prêt à combattre énergiquement les maladies, à aider les malades, à les aimer. Généreux, enthousiaste, rêvant d'arracher tout le monde à la souffrance et de redonner à tous la santé et la dignité morale, il reste attaché aux mêmes idées qui lui faisaient écrire,

quatre ans plus tôt: « *Mon saint des saints est le corps humain, la santé, l'intelligence, le talent, l'inspiration, l'amour...* »

Il est intéressant d'être ainsi fixé par sa correspondance sur la bonté de Tchekhov. Certes, on la devine à chacun de ses ouvrages. Mais comme il a tâché le plus possible d'être un écrivain objectif, on pourrait ne prêter à ses qualités de cœur qu'une attention insuffisante, et rester trop sur ses gardes.

Mais, sûrs de sa générosité, nous le découvrirons au contraire à chaque page, troublé d'une émotion contenue, cette émotion du médecin qu'un commerce continu avec la misère des hommes affine et remue, sans obscurcir son talent d'observation, sans diminuer sa sage confiance dans la vie.

La règle qu'il propose à Madame E. M. Sh..., il ne manque jamais de la suivre. Il peint des hommes, il peint des malades, en observateur impartial, que la pitié et l'amour n'empêchent pas de voir, mais chez qui, comme chez le médecin, la pitié et l'amour ne sont pas tant cachés qu'on ne puisse les découvrir quand on les cherche.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

Alors qu'il était seulement âgé de trente-neuf ans et qu'il lui restait encore cinq ans de vie et de travaux littéraires, Antone Tchekhov, comme nous l'avons vu, écrivait à Rossolimo que « *sans compter les chroniques, les feuilletons et les articles dispersés dans les journaux, il avait donné, pendant les vingt années de sa carrière littéraire, plus de trois cents bon-à-tirer, pour des contes et des nouvelles* ». Si l'on ajoute ses pièces de théâtre et sa production jusqu'à 1904, on s'aperçoit de l'œuvre immense laissée par ce médecin, mort prématurément, dans l'épanouissement de son âge et de son génie. Et comme chaque conte, chaque nouvelle, même les plus brefs, fourmillent de personnages, c'est une galerie innombrable, une véritable société, débordante de naturel et de vie, que nous voyons penser et se mouvoir, dans la pile de ces livres que Tchekhov composa, pagé par page, entre deux consultations ou deux enquêtes pour le zemstvo.

Nobles, clercs, bourgeois et moujiks, marchands, officiers, fonctionnaires hauts ou petits, travailleurs manuels ou intellectuels, gens pratiques ou visionnaires, Tchekhov fait défiler devant nous tout un monde, varié sans cesse, non pas tant parce que changent les conditions sociales de ses héros, mais surtout parce qu'à chacun appartiennent une tête et un cœur qui lui sont propres.

Pourtant, malgré cette extrême variété, ce qui frappe dans l'œuvre de Tchekhov, c'est la grande proportion de médecins et de malades. Non pas qu'il ait eu une prédisposition exceptionnelle à dépeindre des anormaux. Mais le Docteur Antone Tchekhov ne pouvait manquer de noter chez les gens soi-disant bien portants leurs tares, leurs diathèses, leur constitution, de même qu'il oubliait rarement de nous renseigner sur leur hérédité. Il serait possible d'établir pour presque tous une fiche médicale. Qu'on me pardonne si ces sortes d'observations cliniques, je ne les donne pas toutes! Ce serait terriblement fastidieux, — et mal servir Tchekhov que préoccupations médicales et théories n'ont jamais rendu monotone ni *doctoral*.

Quant aux médecins, il est tout naturel qu'ils aient particulièrement intéressé Tchekhov, non seulement parce que chacun de nous aime un peu à se raconter, mais encore parce que dans le courant de sa carrière il a sans doute compris tout le parti qu'un homme de lettres pouvait tirer de leur vie, en lutte continuelle contre les forces du mal, existence magnifique et décevante, et toujours dramatique.

Tchekhov n'a pas idéalisé ses confrères. Ethyliques pour la plupart, quelques-uns même ivrognes, assez grossiers, parfois brutaux, ils ont cependant presque tous un air de famille, fait de bonté bourrue, de dévouement grognon et que n'abat aucune lassitude, un air de grandeur un peu triste, non sans panache.

Passons-les rapidement en revue. Débarrassons-nous d'abord des figurants, quelques-uns assez vilains sires, — comme si Tchekhov, qui connaissait nos brebis galeuses et ne voulait pas les oublier, par esprit de justice peut-être, avait répugné à nous donner de longs détails sur eux. Voici le maigre et misanthrope Dr Oustimovitch, dans *Un Duel*, et qui, sur le pré, tient aux adversaires ce petit discours: « On n'a probablement pas eu le temps de vous communi-

quer mes conditions. Chaque parti me donne quinze roubles, et, en cas de mort d'un des adversaires, le survivant doit me payer les trente roubles ». Tchekhov ajoute : « Laievski le connaissait déjà, mais n'avait encore jamais vu de si près ses yeux ternes, ses moustaches raides et son cou décharné de phthisique; ce n'était pas là le docteur, mais un usurier. Son haleine avait une odeur désagréable de viande de bœuf ».

Dans *Ma Vie*, il y a un passage édifiant : « Pendant l'appel de la classe les médecins militaires touchaient de l'argent. Le médecin de la mairie et le vétérinaire avaient mis un impôt sur les bouchers et les restaurants. A l'école du district on trafiquait des certificats qui donnent une exemption de service militaire de troisième catégorie... »

Dans le *Bas-Fond*, où une tannerie aurait dû être fermée par mesure d'hygiène, « elle travaillait en secret, au su du commissaire rural et du médecin de district, à chacun, desquels le propriétaire payait dix roubles par mois ».

Le médecin de la *Princesse* est bassement injuste.

Au *Pays Natal*, le docteur Nechtchapov, devenu propriétaire d'usine, sans renoncer complètement à la clientèle, ne s'intéresse plus à la médecine. Il ne lit rien depuis longtemps. « Sérieux, sans expression, tel un portrait mal peint, constamment en gilet blanc, il se tait toujours et est incompréhensible ».

Ionytch a une figure plus sympathique. Généreux, plein de foi en l'avenir de l'humanité, une déception sentimentale l'abat. Et plusieurs années après, « apparemment parce que sa gorge est infiltrée de graisse, sa voix a changé. Le docteur est devenu rude, irritable. Pendant sa consultation, il se fâche ordinairement, frappe impatiemment le parquet de sa canne et crie, de sa voix désagréable :

« — Veuillez ne répondre qu'à mes questions. Ne parlez pas ».

Histoire triste. Et véridique.

Voici encore, dans *Trois Ans*, l'étrange et hirsute docteur Serguey Boussytch, joueur, égoïste, « médecin extrêmement susceptible et soupçonneux. Il lui semblait toujours qu'on n'avait pas confiance en lui, qu'on ne reconnaissait pas sa valeur, qu'on ne l'estimait pas assez, que le public l'exploitait, et que ses collègues étaient malveillants à son égard. Il disait, se raillant lui-même, que des sots comme lui étaient faits pour que le public leur grimât sur le dos ».

Aniouta est l'histoire mélancolique d'une pauvre fille qui gâche sa jeunesse, et d'un étudiant en médecine de troisième année, carabin uniforme, qui passe son temps entre la satisfaction égoïste de ses plaisirs et la préparation de ses examens. Tchekhov nous le montre qui repasse son cours d'anatomie, dans une misérable chambre d'hôtel meublé :

« — Le poumon droit se compose de trois lobes... Limites ! Le lobe supérieur atteint, sur la paroi antérieure du thorax, la quatrième ou la cinquième côte, sur la partie latérale la quatrième côte... sur la partie postérieure, il atteint la spina scapulæ... »

Le père des *Deux Volodyas* est médecin militaire, ainsi que celui de Sofia. Chez la *Maréchale de la noblesse*, le médecin du zemstvo, Dvorniaguine, fleurit l'iodoforme. *De Service* est l'histoire d'un médecin de district qui va faire l'autopsie d'un suicidé. Dans *La Steppe*, le fils de Christophore est médecin de zemstvo, au gouvernement de Tchernigov. Dans *Bouleversement*, le médecin de la maison observe de sa voix sucrée : « La santé est préférable à deux mille roubles... », etc., etc.

Laissons là ces fantoches, pour en arriver à des types plus caractéristiques et plus intéressants, comme le médecin de *La Compagne*, marié à une femme légère, menteuse, aimant l'argent, et qui le trompe. Ses collègues, six mois avant, l'ont averti qu'il faisait de la tuberculose et qu'il

devait cesser tout travail et partir pour la Crimée. Mais sur les dix mille roubles qu'il gagne par an, il ne peut jamais en sauver dix pour envoyer à sa vieille mère. Sa maison est dévastée et sa vie irrémédiablement ruinée par la présence de cette femme. Un jour, épuisé, sentant s'aggraver son mal, il lui offre le divorce, en lui promettant de prendre auprès de la justice tous les torts pour lui. Mais elle refuse, pour ne pas perdre sa place dans la Société. Et lui, cet homme sincère, rude et droit, rivé à une créature fausse et vulgaire, il continue sa route, dépouillé même du secours amer de la solitude, sa route terne, où les profanes seuls oseraient parler du bonheur du devoir accompli.

Dymov, son collègue, le mari de *la Linotte*, n'eut guère une vie moins tragique. « Il travaillait dans deux hôpitaux; il était dans l'un assistant surnuméraire, et prosecteur dans l'autre. Chaque matin, dès neuf heures, il avait sa consultation et s'occupait de sa salle; après midi, il se rendait, en tramway, à l'autre hôpital, où il faisait des autopsies. Sa clientèle était nulle; elle ne rapportait que quelque cinq cents roubles par an... » Humble, simple, c'était un brave homme de médecin, qui avait l'intelligence de la bonté. Une femme fine et artiste, *la Linotte*, l'épousa par amour. Au bout de quelque temps, elle le trompait. Son mari ne dit rien, mais il ne put supporter l'intimité rompue et mourut de chagrin et de la diphtérie. Fut-elle très coupable? Cette histoire ne laisse qu'une impression de désenchantement et de misère. Tchekhov ne juge pas, ni Dymov. Ce sont des médecins. On ne peut en vouloir à un malade d'être malade, et à Olga Ivanovna d'être une « *linotte* ».

Cette nouvelle mérite qu'on lui prête quelque attention. En premier lieu, le talent de Tchekhov s'y caractérise: observation objective, mais émue, la même que celle du médecin au chevet d'un malade. En second lieu, nous y voyons un des types les plus sympathiques de docteur, réservé, d'une

sensibilité profonde et contenue, d'un courage tranquille, héroïque, jusqu'au désespoir, et qui demande à la science de le consoler de la vie, s'il se peut. Dymov est médecin jusqu'au bout, ingénument. Il attrape l'érysipèle à l'hôpital, un autre jour il se fait une piqûre anatomique à la main, en disséquant, piqûre qui, par bonheur, n'a pas de suite grave. Réfugié, mais sans égoïsme, dans la médecine, il dîne souvent avec un de ses confrères, pour n'avoir pas à changer le sujet de ses préoccupations (et permettre à la linotte de se taire, c'est-à-dire de ne pas mentir). « *Les deux docteurs disaient qu'avec une haute position du diaphragme il peut y avoir des battements irréguliers du cœur* (lisez : arythmie) *et que l'on avait constaté ces temps derniers des cas nombreux de polynévrites, ou que, la veille, Dymov, ayant autopsié un cadavre, portant le diagnostic d'anémie pernicieuse, avait trouvé un cancer du pancréas* ». Dans cette vie lamentable, sa plus grande joie est de soutenir sa thèse de doctorat.

Mais on ne peut impunément se retrancher du bonheur. Un jour, « *il aspire par un petit tube les membranes de la diphtérie d'un petit garçon* ». Cette affection l'atteint sous une forme maligne, gagne le cavum et, tandis qu'à son chevet se relaie une garde de médecins, le cœur commence à mal fonctionner, Dymov entre dans le coma et meurt. Sa femme, qui n'avait pas osé pénétrer dans la chambre, par peur de la contagion, ne le revoit que mort. « *Sa figure était horriblement amaigrie et avait une couleur gris-jaune, que n'ont jamais les vivants; on ne pouvait reconnaître Dymov qu'à son front, ses sourcils noirs et son sourire* ».

Personne ne peut aussi bien que Tchekhov assembler les éléments d'une atmosphère de mort. Il le fait avec une extraordinaire et judicieuse avarice de détails. Il a si souvent guetté le dernier souffle et vu, après le combat de l'agonie qui bouleverse les traits du mourant et révolutionne

la maison, le calme du dernier sommeil rasséréner le visage et gagner même l'entourage abattu par le désespoir! On tâche alors, avant de le perdre à tout jamais, de fixer pour toujours dans sa mémoire le portrait le plus beau de celui qui tout à l'heure encore était vivant.

« — *Il ne se ménageait pas, et les autres ne l'épargnaient pas.*

» — *Oui, dit quelqu'un au salon, d'une voix basse, un homme rare!* »

Et Olga, la « *linotte* », saisit tout à coup que Dymov, cet « être silencieux, faible par excès de bonté », et qui avait souffert sourdement sans se plaindre, — était plus grand que les artistes renommés qui l'avaient séduite. Et c'est au mort qu'elle crie son amour, pendant qu'on va chercher le gardien de l'église et les femmes de l'hospice pour laver et habiller le corps.

Tchekhov a fait entrer toute la vie dans cette courte nouvelle, la vie vigoureuse et terrible, qui ne pardonne pas les fautes et qui ne connaît pas de recours en appel, cette vie, si dure à lui-même, et que, par profession et par goût, il a passionnément étudiée chez les autres. Qui nierait, en effet, qu'il n'eût pas écrit cette histoire avec cette vérité transcendante (pas la vérité cinématographique du réaliste banal) s'il n'eût été médecin et praticien?

Il en est de même pour cette histoire de mœurs médicales: *Ennemis*. Le docteur Kirilov vient de perdre son fils, enlevé par la diphtérie. Quelques minutes après, on sonne, c'est un client qui le demande pour une malade. Le docteur exige qu'on le laisse tout à sa douleur, mais le client insiste, et le médecin, — furieux, le regardant en « ennemi » et sans savoir refuser, — l'accompagne. Il passe auparavant dans la chambre mortuaire, où son devoir professionnel lui refuse un dernier et bien triste plaisir. Et voici comment Tchekhov nous fait voir cette chambre:

« Sur le lit... était couché un garçon, les yeux ouverts et un air d'étonnement sur la figure... Les draps, les vêtements, les tasses, les éclaboussures d'eau sur le plancher, les pinces, les cuillers, jetés çà et là, la bouteille blanche d'eau de chaux, l'air même, pesant, étouffant, — tout était calme et semblait plongé dans le repos...

» L'horreur repoussante qu'on imagine en parlant de la mort était absente de la chambre. Dans la torpeur générale, dans l'attitude de la mère, dans l'apparente indifférence du médecin, il y avait quelque chose qui attire et qui touche le cœur, cette subtile et presque fuyante beauté de la douleur humaine, que les hommes n'apprendront pas de longtemps à comprendre et à décrire, et que la musique seule, semble-t-il, peut exprimer. Il y avait de la beauté aussi dans ce calme profond. Kirilov et sa femme restaient silencieux, sans pleurer ».

Lignes prodigieuses, coup de sonde d'une admirable justesse ! C'est vrai, jamais les hommes n'avaient approché autant l'essence complexe de la douleur ; et comme la douleur est l'échelle de notre mesure, jamais un homme n'était entré aussi profondément dans notre cœur. Sans son expérience médicale du monde, l'eût-il fait ? Mais à quoi bon poser la question puisque Tchekhov lui-même a répondu et qu'à plusieurs reprises il a signalé tout ce que son talent devait à la médecine, — jusque, implicitement, dans cette page que des profanes étrangers à l'art d'Esculape eussent été dans l'impossibilité d'écrire ?

Les médecins, héros principaux de *Ma Femme*, *Un Duel*, etc., etc., ne connaissent pas d'aussi tragiques situations ; mais leur vie, usée par les courses, les veilles, les nuits passées au chevet de femmes en train d'accoucher, est une vie triste où ils abandonnent, à leurs clients qui ne les paient pas, leur jeunesse, leur force, leur entrain et leur enthousiasme. Voici le docteur Sobole, aux allures de maître d'école ou de

chantre, qui nous confesse sa vie: « *Toute la journée, je suis à l'hôpital ou en route. Et je vous jure que non seulement je n'ai pas le temps d'aller chez la femme que j'aime, mais même pas celui de lire un livre; il y a dix ans que je n'ai rien lu. Dix ans! Pour ce qui est le côté matériel, veuillez le demander à Ivane Ivanytch, je n'ai pas de quoi m'acheter du tabac.*

» — *Vous avez du moins la satisfaction morale, lui dis-je.*

» — *Que dites-vous? fit-il en fermant un œil. Non, il vaut mieux boire... Si une femme vous était passée sous le couteau, comme cela m'est arrivé l'an dernier, vous sauriez ce qu'est la satisfaction morale...* »

Quand à Samoilenko, médecin militaire, « *il produisait de prime abord une impression peu flatteuse d'officier sorti du rang et braillard; mais quand on le voyait deux ou trois fois de suite, son visage commençait à plaire davantage, et on finissait par le trouver extrêmement doux, bon et même beau... Il tutoyait tout le monde dans la ville, prêtait de l'argent à qui lui en demandait, soignait les malades, faisait les demandes en mariage, réconciliait les gens brouillés et organisait des pique-niques* ».

Braves gens, que ceux-là, rudes et bons!

Llov, au contraire, est un personnage rigide, dur, comme Von Koren, du *Duel*, et dans le sombre drame d'*Ivanov* il joue un rôle peu sympathique, inhumain. Médecin imbu de sa droiture et de son devoir, il est sans action morale sur les gens qui l'approchent, et Tchekhov ne l'aime pas.

Enfin, voici les médecins de *Trois Sœurs*, la *Mouette*, *Oncle Vania*, les trois chefs-d'œuvre, avec la *Cerisaie*, qui font de Tchekhov un des plus grands écrivains pour le théâtre, de ces cinquante dernières années. Que ce soit Tchekhoutykyne, Dorn ou Astrov, leur vie quotidienne les assiège, également impitoyable pour eux trois, auxquels elle fait

même oublier leur personnalité. Véritable sacerdoce laïque, qui les remplit souvent d'amertume, mais qu'ils acceptent cependant, malgré les retours douloureux sur leur jeunesse. — Il fallait un médecin pour écrire cette servitude et cette grandeur.

Tcheboutykyne noie dans l'alcool les regrets de ses rêves morts, et il marmonne: « *Que le diable les emporte tous! On croit que je sais guérir toutes les maladies, et je ne sais absolument rien. Que le diable les emporte! Mercredi dernier j'ai soigné une femme à la Zassyp: elle est morte et je suis cause de sa mort. Oui... je savais quelque chose il y a trente-cinq ans; maintenant je ne sais plus rien. . . Rien...* » et il boit.

Même plainte, chez Dorn: « *Les femmes aimaient en moi un excellent médecin. Il y a dix ou vingt ans, j'étais dans tout le gouvernement le seul accoucheur passable... En trente ans de dure pratique, en ne m'appartenant ni jour ni nuit, je n'ai réussi à mettre de côté que deux milles roubles, et encore je les ai dépensés, il n'y a pas longtemps, à l'étranger: je n'ai rien* ».

Il n'est pas vain de noter qu'il découvre le premier que Treplev a du talent. Ce médecin a du goût.

Mais dans *l'Oncle Vania*, le caractère étrange d'Astrov nous retient plus longuement. Je me rappelle qu'à la première représentation de cette pièce, à Paris, Comédie Montaigne, il y a quelques années, j'avais été bouleversé par ce personnage qui valait mieux que sa terrible vie de médecin de campagne et qui pourtant tirait son charme de son renoncement héroïque, allié à des révoltes, à de brusques échappées vers l'idéal qui le transfiguraient d'une beauté sauvage. Et je reconnaissais en lui nombre de médecins, vieilliss dans nos chefs-lieux de canton, dont leur clientèle avait exigé à la fois la vie et l'âme, et qui, leur ayant tout donné, gardaient encore une fierté, une bonté brusque et désabusée, un juge-

ment aigu, une cruelle science des autres et d'eux-mêmes, bref ce caractère séduisant et complexe que l'on ne voit qu'à eux, Français ou Russes, et que Tchekhov excellait à rendre. Ses amis prétendent, d'ailleurs, qu'il a mis beaucoup de lui-même dans le personnage d'Astrov.

Écoutons ce dialogue entre le médecin et une vieille femme :

Marina. — « Alors, c'est que douze ans se sont passés, et peut-être plus ».

Astrov. — « J'ai fortement changé depuis ce jour-là ? »

Marina. — « Fortement. Tu étais jeune, beau ; maintenant tu as vieilli. Et tu n'as pas la même beauté. Il faut dire aussi que tu bois. »

Astrov. — « Oui... depuis dix ans je suis devenu un autre homme. Et quelle en est la raison ? Je me suis surmené, ma bonne. Du matin au soir, toujours sur pied. Je ne connais même pas le repos. La nuit, même sous sa couverture, on a peur qu'on ne vienne vous prendre et vous traîner chez un malade. Depuis tout le temps que nous nous connaissons, je n'ai pas eu un jour de libre. Comment ne pas vieillir ? Et en soi-même, la vie est ennuyeuse, bête, sale... Autour de soi rien que des originaux. En vivant avec eux deux ou trois ans, on devient peu à peu, sans s'en apercevoir, un original. Destin inévitable... Je suis devenu un original. Bête, je ne le suis pas encore devenu ; Dieu est miséricordieux ; mon cerveau est en place. Mes sentiments se sont comme émoussés. Je ne veux rien, n'ai besoin de rien ; je n'aime personne... sauf toi, peut-être... Dans mon enfance j'ai eu une bonne qui te ressemblait ».

Marina. — « Veux-tu manger, peut-être ? »

Astrov. — « Non... la troisième semaine du grand carême je suis allé à Malitskoé, où il y avait une épidémie : le typhus exanthématique. Dans les isbas, tout le monde gisait de tous côtés... Saleté, puanteur, fumée. Les veaux,

pêle-mêle avec les malades. Les petits cochons de lait aussi. J'ai été pris toute la journée sans m'asseoir. Pas même une graine de pavot dans la bouche. Et, rentré à la maison, on ne m'a pas laissé souffler. On m'avait apporté du chemin de fer un aiguilleur; je le mets sur la table pour l'opérer, et le voilà qui me passe sous le chloroforme. Et les sentiments, quand il ne le fallait pas, s'éveillent en moi. Ça me pèse sur la conscience, comme si je l'avais tué exprès... Je m'assieds, je ferme les yeux, et je pense à ceux qui vivront cent ans, deux cents ans après nous, et pour lesquels nous déblayons aujourd'hui le chemin. Ceux-là honoreront-ils notre mémoire d'un mot aimable? Ma bonne, ils ne se souviendront pas de nous! »

Cette ironie, cette conscience professionnelle, cette foi mystique dans un avenir meilleur, c'est Tchekhov lui-même.

De telles plaintes, Astrov en laisse échapper avec ses amis, quand il se détend. Il demande alors qu'on le laisse dormir *quantum satis* ou bien il repense à l'aiguilleur mort pendant l'anesthésie, ou bien il ressasse tristement son impuissance d'aimer: « Je dis que mon temps est déjà passé: il est tard pour moi... J'ai vieilli, j'ai trop travaillé, je me suis banalisé... Il me semble que je ne pourrai plus m'attacher à un être. Je n'aime personne et n'aimerai plus. Ce qui me touche encore, c'est la beauté ».

Ses malades l'impatientent: « Je lui dis qu'il a la goutte et il me répond qu'il a un rhumatisme. Je lui demande de rester couché, et il reste assis... »

A son ami Voinitski, qu'il soupçonne de lui avoir pris un flacon de morphine pour se suicider, il parle durement: « Ecoute, si tu veux, coûte que coûte, en finir avec la vie, va dans la forêt et tue-toi. Mais rends-moi la morphine. Il y aurait sans cela des potins, des conjectures. On penserait que c'est moi qui te l'ai donnée. J'aurais assez d'histoires

sans cela. Si j'ai à faire ton autopsie... crois-tu que ce sera intéressant? »

Mais cet homme qui a perdu les illusions et la jeunesse de cœur, éprouve de soudains enthousiasmes pour les forêts centenaires qui gardent l'âme russe, avec leur faune riche d'élans, de chèvres, de cygnes et d'oiseaux de toutes sortes, avec leurs hameaux prospères, leurs fermes, leurs ermitages et leurs moulins, et à l'automne, « *les maisons de campagne à moitié écroulées dans le goût de Tourgueniev* ».

Ces flammes brèves séduisent bien la belle Hélène Andreievna, mais le cœur vieilli d'Astrov n'est pas touché de l'amour profond et pur de la petite Sonia: et s'il passe à côté du bonheur sans le retenir, la faute en est encore à sa vie de médecin; c'est encore un sacrifice qu'il lui fait, sans s'en douter.

Âme curieuse, et sur laquelle on aime à revenir. Il faut que Tchekhov ait été façonné jusqu'au fond de son être par son existence de praticien, pour avoir réussi à souffler à son héros cette vie intense qui brise tous les moules, tous les clichés, passe les frontières, et va réveiller des échos dans nos antiques provinces, endormies sur leur maigre activité particulariste.

Tchekhov, en même temps qu'il nous laisse des figures de médecins, saisissantes de réel, nous décrit leur profession, au jour le jour, le docteur Kirilov, que sa clientèle vient relancer même à une heure tragique de son existence, Sobole, Astrov, en proie à une terrible fatigue, etc... D'autres fois, Tchekhov nous les montre à un moment de leur pratique quotidienne: le médecin de zemstvo, Grigory Ivanovitch Ovtchinnikov, passant sa visite à l'hôpital entre la sémillante sage-femme et son infirmier, l'officier de santé Mikhail Zokharovitch, ivrogne, insolent, malpropre, qui accepte de l'argent des malades et vend en cachette les médicaments des zemstvos. « *Tous savent aussi que l'infirmier fait de la*

clientèle et soigne les maladies secrètes des jeunes bourgeois en employant des remèdes à lui. Si encore ce n'était qu'un charlatan, comme il y en a beaucoup; mais c'est un charlatan convaincu et qui proteste à sa manière, en cachette. Il pose en cachette des ventouses aux malades du dehors, les soigne, assiste aux opérations les mains sales, touche les plaies avec une sonde sale. Cela suffisait à marquer combien il méprisait hardiment et profondément la médecine du docteur avec sa science et sa rigueur ». Et comme si nous passions la visite, côte à côte avec Grigory Ivanovitch, nous examinons la courbe thermique de Guérassim le tuberculeux, où l'infirmier, ivre, a oublié d'inscrire la température de la veille; nous palpons la main droite d'un autre malade, œdématiée par un phlegmon; nous entendons une jeune paysanne, en robe rouge, se plaindre de sa stérilité; ensuite défilent « un vieux qui a une mauvaise maladie, une femme avec trois enfants, ayant la gale; et la besogne bat son plein ».

Un autre jour, Tchekhov nous présente un médecin de campagne, trop dévoué, et que ses clients, en ne le payant pas, plongent dans la misère. Sa femme, qui fut élevée à l'Institut, lave elle-même son linge à la rivière; mais, pauvre honteuse, elle va le faire loin du village, pour qu'on ne la voie pas.

Dans la nouvelle intitulée *Le Choc*, nous assistons à une consultation, chez le psychiatre Mikhaïl Segueitch. La page n'est pas dépourvue d'ironie.

« — Alors? commença-t-il, en se lissant les genoux. Allons au fait. Quel âge avez-vous? Il posa des questions et l'étudiant en médecine répondit. Il demanda si le père de Vassiliev n'avait pas eu quelque maladie spéciale, s'il ne buvait pas par accès, si on ne lui connaissait aucune cruauté ou étrangeté particulières... Il répéta les mêmes questions au sujet de son oncle, de sa mère, de ses sœurs et frères. Appre-

nant que sa mère avait eu une très belle voix et qu'elle avait parfois joué à la scène, il s'anima tout à coup et demanda :

» — Pardon, ne vous rappelleriez-vous pas si votre mère avait une passion pour le théâtre ?

» — Autant que je comprenne vos questions, vous voulez savoir si ma maladie n'est pas héréditaire. Elle ne l'est pas.

» Le docteur demanda ensuite si Vassiliev n'avait pas eu, dans sa jeunesse, des vices secrets, reçu des coups à la tête, éprouvé des emballements, eu des singularités, des passions exceptionnelles. On peut, sans aucun dommage pour la santé, ne pas répondre à la moitié des questions ordinaires que posent à leurs clients les docteurs consciencieux... » Ensuite le médecin « lui donna en silence à boire on ne sait quelles gouttes, puis quand le jeune homme se fût calmé, il le déshabilla et se mit à mesurer avec une sorte de compas la sensibilité de sa peau... »

Le titre d'une autre nouvelle, *Un Cas de Pratique Médicale*, est à lui seul assez caractéristique. Un jeune médecin de Moscou est appelé dans la campagne par une riche propriétaire d'usine, dont la fille souffre de crises nerveuses. Il faut surtout noter dans ces pages l'habitude d'approcher la douleur, cette espèce de détachement qu'a le médecin pour la souffrance, et comment, sous sa physionomie qui paraît absente, il est beaucoup plus touché qu'il n'en a l'air. La façon de dépeindre l'entourage est aussi très remarquable : la mère, devant sa fille qui pleure, a « une expression de culpabilité, désolée, inquiète, comme si elle avait oublié quelque chose de très urgent, comme si elle avait négligé quelque chose, n'avait pas appelé auprès d'elle quelqu'un. Qui ? elle l'ignorait ». La gouvernante de la malade pense qu'il est plus poli de ne parler que de médecine. Et quelles sottises ! « Les médecins disent que ce sont les nerfs, mais lorsqu'elle était petite on lui a fait rentrer des humeurs froi-

des, et *je pense que c'est de là que proviennent ses maux* ». Plus savante que les hommes de l'art, elle reprend: « *Le médecin de l'usine lui donnait du bromure, mais j'ai remarqué que cela ne lui faisait que du mal. A mon sens, ce qu'il faut pour le cœur, ce sont des gouttes... j'en oublie le nom... Du muguet, quoi...* »

Ainsi Tchekhov continue à tirer de sa propre expérience des notes d'ordre psychologique ou pittoresque. Il écrit: « *Il n'est pas gai d'entendre badiner les malheureux et les mourants* », ou bien il raille l'homéopathie et les homéopathes, comme dans *Ariane*, et ailleurs, ou encore, par jeu, il compose des ordonnances: « *Samoilenko s'assit et prescrivit du quinquina en dissolution, du bromure de potassium, de l'infusion de rhubarbe, de la teinture de gentiane, de l'eau de fenouil, tout cela en une potion, à laquelle il ajouta du sirop de roses, pour atténuer le goût amer du breuvage* ». Tcheboutykine lit dans un journal une recette contre la chute des cheveux: « *Deux zolotmks de naphtaline pour une demi-bouteille d'alcool. Faire fondre et employer chaque jour en frictions* ». Dans *La Mouette*, Dorn prescrit à Sorine de la valériane, etc...

A tant de médecins, il faut bien des malades. Tchekhov ne les a pas oubliés. Cas de détail ou observations cliniques, les malades sont un foule dans son œuvre. Influenza, typhus exanthématique, diphtérie, cholérine, choléra, variole jouent leur rôle. Un comparse meurt de ramollissement cérébral, un autre d'érysipèle, un vieillard souffre d'amaurose, un ouvrier perd la vue à la gueule des fours, un prince va soigner son foie à Vichy, un Conseiller d'Etat privé à Marienbad, un enfant meurt de brûlure à l'hôpital du zemstvo, un noyé reçoit des premiers soins, etc.; la liste complète est inutile. Mais il ne faut pas croire que le dessein de Tchekhov ait été de doter la littérature d'un Musée Dupuytren. Plus

que ces détails de pathologie et d'épidémiologie, ce qui doit nous intéresser c'est de voir comment, en quelques traits, en quelques mots qui n'ont rien de savant, le lecteur, s'il est médecin, peut reconnaître des signes et poser un diagnostic. Un auteur qui ne serait pas médecin ferait le contraire, il dirait la maladie sans s'aventurer dans des détails, ou bien il les lirait dans un manuel de pathologie et les recopierait sans les comprendre, comme Zola. Le mieux qu'il pourrait faire serait de décrire des symptômes observés *de visu*, et encore le succès me semble problématique, car il ne suffit pas de regarder, il faut savoir observer et retenir les signes essentiels. Ainsi fait Tchekhov, qui, le plus souvent, pour enlever à ses écrits tout caractère didactique, a soin de cacher le diagnostic et de remplacer la terminologie médicale par des mots pris dans le langage vulgaire.

Dans *La Nouvelle Campagne*, « *les Lytchkov, père et fils, approchent une tête imberbe de nature et la figure bouffie* ». Il faudrait leur prescrire une opothérapie pluri-glandulaire.

Cet autre qui « *s'engoue en buvant du thé, tousse et est ébranlé d'un rire qui grince et l'étouffe* », qui ne peut pas parler tant il tousse, qui respire avec bruit et qui paraît « *enflé* », a un emphysème bien ordinaire.

Dans *la Steppe*, on entend ce dialogue :

« — Pourquoi as-tu le menton enflé ? »

» — *J'y ai mal. Je travaillais dans une fabrique d'allumettes. Le médecin dit que c'est pour cela que ma mâchoire enfle; l'air, là-bas, n'est pas sain. En dehors de moi, trois gars ont le menton enflé, et celui de l'un d'eux est complètement pourri* ».

Il ne faut pas être grand clerc pour rejeter sur le phosphore blanc ces nécroses du maxillaire, que le pauvre ouvrier attribuait à « *l'air qui n'est pas sain, là-bas* ».

Il défile encore des asthmatiques, un goutteux, des apo-

plectiques, un neurasthénique (son « *observation* » est d'ailleurs un peu trop floue), des ronds-de-cuir « *épuisés par les hémorroïdes* », des cardiaques. Un de ces derniers, Borkine, dit à Ivanov : « *Touchez...* (il prend la main d'Ivanov et l'appuie contre sa poitrine). *Entendez-vous? Tou-tou-tou-tou... c'est signe que j'ai une maladie de cœur. Je peux mourir d'un moment à l'autre...* »

Dans *l'Envie de Dormir*, nous diagnostiquons : hernie étranglée, réduite trop tard par taxis et suivie de mort par sphacèle d'une anse.

Pour Nadiedja Fedorovna, l'héroïne du *Duel*, la question ne peut être résolue, puisque dans le roman deux médecins posent des diagnostics différents, encore que celui de Samoilenko me paraisse concorder davantage avec la périodicité des accès. « *Samoilenko disait qu'elle avait une fièvre intermittente et la bourrait de quinine : un autre docteur, Oustimovitch, homme grand, maigre et misanthrope, qui restait toute la journée chez lui, et, vers le soir, se promenait le long du rivage, les mains croisées derrière le dos et la canne haute, et crachait dans l'eau, prétendait que c'était une maladie de femme et lui ordonnait des compresses chaudes...* »

Dans *Trois ans*, Paulina s'évanouit. Retenons la notation exacte : « *Ses épaules étaient froides, son pouls irrégulier.* »

Nina Fiodorovna, dans le même livre, opérée d'une tumeur au sein, souffre, deux mois après, d'une récidence du mal. Nous la voyons, à chaque chapitre, maigrir et pâlir, tandis que son mari, un vilain sire, déblatère contre les médecins : « *Lorsqu'il a fallu faire à Nina une opération, en somme insignifiante, on a dû faire venir un chirurgien de Moscou ; personne, ici, ne s'en est chargé. Vous ne pouvez vous l'imaginer : ils ne savent rien, ne comprennent rien, ne s'intéressent à rien. Demandez-leur, par exemple, ce que c'est que le cancer ? sa nature ? d'où il provient ?* »

» *À la fin d'octobre il y eut une récidue marquée dans le mal de Nina Fiodorovna. Elle maigrissait rapidement et changeait. Malgré de grandes douleurs, elle croyait aller mieux, et chaque matin s'habillait comme une personne bien portante, puis demeurait toute la journée sur son lit, tout habillée. Aux approches de la fin elle devint très volubile. Etendue sur le dos, elle contait à mi-voix maintes choses, oppressée et se fatiguant à parler. Elle mourut sans qu'on s'y attendît seule* ».

La manière de Tchekhov commence à nous être familière: détails exacts et caractéristiques, décrits objectivement, sans participation apparente du cœur. Mais il y a dans la réalité, quand on la voit d'un œil aigu, une source d'émotion plus puissante dans la mesure qu'on la laisse agir sans commentaire. C'est ainsi, pour le médecin, qu'une statistique est plus éloquente qu'un drame à tendances sociales. Il n'est donc pas étonnant que le médecin-écrivain se serve de la leçon, à son profit. Pour Tchekhov, le sujet apporte avec soi son tragique: inutilité de la « littérature ». L'auteur a-t-il besoin de faire directement appel à notre pitié quand, par exemple, il nous parle de ce maître d'école, condamné par les médecins, qui ignore qu'il n'a plus pour dix jours de vie, et dont la venue à un banquet étonne tout le monde? « *Sur toutes les faces, dans tous les regards attachés sur lui, il lut non pas la sympathie, non pas la pitié qu'il n'aurait pas pu supporter, mais quelque chose d'autre, quelque chose de doux et de tendre, mais en même temps intensément sinistre, comme une vérité terrible, quelque chose qui, en un instant, lui glaça tout le corps et remplit son âme d'un désespoir indicible* ». Il rentre, corrige les devoirs de ses élèves, tandis que dans la salle, à côté le médecin murmure à sa femme qu'on n'eût pas dû laisser sortir un homme qui n'avait encore très probablement qu'une semaine à vivre.

C'est tout, mais d'une vérité terrible. Et ce pauvre cocher, dont le fils vient de mourir à l'hôpital, et qui, angoissé de ne pouvoir s'ouvrir à aucun ami, conte sa peine à son vieux cheval... Mais il reste encore dans ces nouvelles trop de composition. On peut croire que la pitié du lecteur est sollicitée, non pas directement par l'auteur, mais par la situation qu'il agence lui-même dans ce but. Quelques pages, intitulées *Fièvre Typhoïde*, sont au contraire une observation purement clinique. On croirait entendre une question d'internat: *Diothinentérie au deuxième septenaire*. Ce qui nous y intéresse n'est pas que Tchekhov ait fait entrer dans les lettres un chapitre de Pathologie. Le tour de force, en soi, serait banal. En réalité, cette nouvelle, poussant à l'extrême l'esthétique de Tchekhov, nous donne une des clefs de son art, et, d'autre part, elle nous ramène à notre point de vue favori, le *Docteur Antone Tchekhov écrivain*.

Il faudrait citer *in extenso* ces quatorze pages, parues dans le recueil qui a pour titre *Les Moujiks*. L'indifférence, le *tuphos* et le délire du malade sont décrits avec une sobre maîtrise. Puis vient la convalescence, cette fête du corps libéré, cette « joie animale », cet égoïsme enfantin à se sentir vivre. On apprend à Klimov que sa sœur est morte de la typhoïde, tandis qu'il se débattait lui-même dans le délire. « Cette nouvelle, si étrange et si inattendue, tomba d'un bloc dans la conscience de Klimov. Mais comme si elle n'eût été ni horrible, ni étrange, elle ne put abattre la joie animale qui remplissait le convalescent. Il pleura, sourit, et vite se mit à se plaindre qu'on ne lui donnait pas à manger.

» Au bout d'une semaine seulement, quand déjà, en robe de chambre, soutenu par Pavel, il s'approcha de la fenêtre pour regarder le ciel trouble et printanier, tandis que s'entendait le bruit désagréable d'un chargement de vieux rails qui passait, son cœur se serra de douleur. Et il se mit à pleurer, le front appuyé au cadre de la fenêtre.

» — *Que je suis malheureux!* murmura-t-il. *Mon Dieu, que je suis malheureux!*

» *Et sa joie céda la place à la tristesse de chaque jour et au sentiment d'une perte irréparable* ».

Ces quelques lignes renferment ce qu'il y a de plus tragique dans l'existence humaine: notre faiblesse en butte aux forces aveugles qui, non contentes de se jouer de notre organisme, soufflent, hélas! sur nos sentiments les plus chers et les manœuvrent à leur guise.

De même, dans *Volodya*, étude d'une crise chez un garçon de dix-sept ans, « *ordinaire, timide, maladif* », et que la puberté tracasse. Poussé par l'éveil de son instinct sexuel, il fait sa première déclaration d'amour. Mais le monde le repousse, il s'en prend à lui-même d'abord, il a honte, il se trouve laid, et, son déséquilibre nerveux grandissant, il finit par détester sa mère et se suicide. Ici encore, il faudrait tout citer. Rien de trouble dans cette histoire qu'André Gide eut racontée bien autrement. On ne saurait trop y revenir: Tchekhov est médecin. Il voit, en médecin, un enfant devenir un homme; mais tous les organismes ne résistent pas à cette métamorphose. La beauté et le tragique résident dans le même lien, dans l'observation impartiale de nos luttes.

On pourrait en dire autant d'*Olga Mikhailovna*, que la grossesse rend instable et nerveuse. Toute la nouvelle intitulée *Le Jour de Fête* roule sur l'état psychique de la femme enceinte. Témoin cette page: « *La cohue, les rires, les questions, le bouffon, les domestiques affairés, les enfants, tournant autour de la table, l'énervaient. Cela l'énervait que Nata ressemblât à Vata, Kolia à Mitia, et que l'on ne pût savoir qui avait déjà bu du thé et qui n'en avait pas encore bu. Elle sentait que son sourire gentil, contraint, se changeait en une expression méchante, et il lui semblait à tout moment qu'elle allait pleurer* ».

Après intervention, Olga accouche d'un enfant mort. Il y aurait beaucoup de choses à noter du point de vue purement médical, le caractère et la périodicité des douleurs, le semi-délire, la confusion, l'indifférence de la parturiente et surtout, ici encore, une admirable compréhension de la souffrance. « *Olga Mikhailovna eut une douleur et poussa un cri déchirant, indécent.* »

» *Elle était hébétée de douleur, de cris et de gémissements. Elle entendait, voyait, parlait parfois; mais elle comprenait mal. Elle n'avait conscience que de souffrir et de devoir souffrir encore... »*

Puis c'est l'anesthésie, l'opération, le réveil, où pour Olga tout est devenu indifférent. « *La brume du chloroforme voilait encore sa tête; dans son âme il y avait le vide... »* Tout est parfaitement observé.

Tchekhov aime trop le corps humain (il a dit « *la santé n'est-elle pas un miracle? et la vie elle-même? Un miracle est quelque chose d'incompréhensible* ») pour ne pas s'être attaché aux problèmes de l'alcoolisme et de la tuberculose. Sans doute, et il n'est pas vain de le répéter souvent, Tchekhov n'a rien du moralisateur. Il ne confond pas œuvre d'art et prêche. Mais de la nécessité d'un art objectif et libre, à la théorie d'Oscar Wilde qui prétend que l'art doit être inutile, gratuit, il y a une marge dont Tchekhov sait user. A force de parler d'ivrognes, il fait comprendre au lecteur l'importance de l'alcoolisme, à force de décrire la tuberculose, il lui montre la gravité du fléau. Et la morphine? Ce produit revient très souvent dans l'œuvre de Tchekhov, mais comme un médicament plus que comme stupéfiant, et je crois qu'il serait contraire à la vérité de dire qu'il en a signalé l'abus.

L'alcool, ses amateurs sont trop nombreux dans les livres de Tchekhov pour qu'il soit possible de les recenser. Nous

avons vu, au passage, le large usage personnel que les médecins en faisaient. Les particuliers agissent de même. Stepan Zhilin lui doit de multiples dyspepsies qu'après chaque excès il soigne à l'eau de Vichy, et dont il fait retomber la faute sur sa famille, qu'il terrifie par sa colère et sa mauvaise humeur. Pyotr Strizhin, au cours d'un accès d'ivresse, manque de s'empoisonner en buvant à une bouteille qu'il croyait pleine de vodka... Nous n'en finissons pas.

Quant à la tuberculose, elle fait mourir la vieille Sophia Nikiphorovna, dans *le Bas-Fond*; c'est elle, sans doute, qui rend Olenka veuve; c'est encore la tuberculose qui règne dans la maison Gouchtchine d'un *Royaume de Femmes*, « maison triste, insalubre, pourrie »; qui, *En Exil*, frappe le père après la fille: « ses cheveux grisonnèrent, ses épaules s'incurvèrent, et sa figure devint jaune, avec un air de tuberculose. Il se mit à tousser à chaque parole... Voilà le bonheur en Sibérie... » Anna Petrovna, dans *Ivanov*, en meurt. Son médecin lui recommande: « Prenez pour règle que, dès que sonnent six heures, vous devez rentrer et ne plus sortir jusqu'au matin. L'humidité du soir vous est nuisible. » Nicolas Tchikildieev, des *Moujiks*, garçon d'hôtel à Moscou, vient mourir à la campagne. A l'hôpital du zemstvo on lui fait prendre des « gouttes ». Puis, un paysan le soigne:

« Le converti examina Nicolas et dit qu'il fallait lui mettre des ventouses. Il les lui posa, et le vieux, et Cyriaque, et le tailleur, et les petites filles le regardaient faire, et il leur semblait voir la maladie sortir de Nicolas. Nicolas aussi regardait les ventouses appliquées sur sa poitrine s'emplir peu à peu de sang noir, et, ayant l'impression qu'il sortait, en effet, quelque chose de lui, il souriait de plaisir.

» — Voilà qui est bien, dit le tailleur, Dieu veuille qu'il en soit soulagé!

» Le converti posa douze ventouses, puis douze autres,

but du thé et s'en alla. Nicolas se mit à trembler : son visage se tira et, comme disent les femmes, devint gros comme le poing ; ses doigts bleuïrent. Il s'enveloppa dans une couverture et dans un manteau de peau de mouton, mais il devint toujours plus froid. Le soir, il entra en agonie ; il demanda qu'on le plaçât sur le plancher ; il demanda au tailleur de ne plus fumer, puis il se blottit, calme, sous le manteau et mourut vers le matin ».

La liste s'allonge : Cléopâtre, dans *Ma Vie*, « était d'une pâleur malade. Elle toussait souvent, et, dans ses yeux, je remarquais parfois l'expression des gens sérieusement malades, qui cachent leur maladie ». Le médecin « l'ausculta et la força à boire un verre de lait ; il y eut ensuite dans la chambre une odeur de créosote ». La grossesse accéléra les lésions. Elle mourut après avoir donné le jour à une fille.

Récit d'un Inconnu est raconté par le héros lui-même, tuberculeux, sur la fin prochaine duquel nous n'avons aucun doute. Au début de l'histoire il en est, dit-il, « à la première période », il tousse, est fatigué, a mal à la tête. Le temps passe, l'affection s'aggrave. « A Venise j'eus une attaque de pleurésie... La nuit j'avais froid, je me sentais malade et triste, mais de jour en jour je reprenais goût à la vie... A la fin on me permit de sortir sur le balcon. Le soleil et la brise de mer caressaient et dorlottaient mon corps souffrant... Je voulais vivre — vivre — et rien de plus ». Cet appétit de vivre chez les malades est tellement vrai, surtout chez les bacillaires !

Tchekhov, en effet, recherche, en même temps que la vérité d'apparence l'accord entre la psychologie de ses personnages et leur état physique. Goussiev, à ce point de vue, est une merveille. Cadre : un navire-hôpital. Dans la même cabine se meurent deux soldats de la tuberculose. Leurs conversations, leurs disputes sont enfantines. Ils jouent aux cartes jusqu'au dernier moment. — « Vous m'enten-

dez, Pavel Ivanitch? un soldat et Souchan m'ont raconté que leur bateau a rentré un poisson énorme... » Comme les malades redeviennent des enfants! Ils ont soif, le délire, et désirent revoir leur maison. « Pavel dormait assis, car, s'il se couchait, il ne pouvait pas respirer. Sa figure était grise, son nez long et aiguisé, ses yeux immenses, à cause de sa maigreur; ses tempes étaient creuses, sa barbe rare, ses cheveux longs... Il perdait sa force à tousser; il se sentait mal; il suffoquait et remuait toujours ses lèvres sèches... Deux jours passèrent. Pavel ne restait plus assis, mais était couché de tout son long; ses yeux étaient fermés et son nez semblait plus tranchant que jamais... » et il mourut. Puis, ce fut au tour de Goussiev à avoir soif, à suffoquer, et à souffrir de cauchemars. « Il dormit deux jours et, dans l'après-midi du troisième, deux marins portèrent son cadavre sur le pont. »

Toutes ces pages sont terribles de tristesse sereine, de souffrance acceptée, comme si Tchekhov avait pensé à lui-même (et c'est bien probable) en décrivant l'évolution redoutable du mal qu'il avait dû observer chez tant d'autres.

Tchekhov s'est aussi beaucoup attaché à la psychiatrie. On le comprend sans effort de la part d'un médecin doublé d'un littéraire. Mais, soit que les conceptions psychiâtriques aient vieilli, soit qu'il ait ajouté à ses sujets trop de « littérature » (dans le mauvais sens du mot), je me sens gêné pour parler de ses œuvres, où vraiment il a voulu être clinicien, et qui ne nous satisfont pas.

Chose curieuse, ses études romancées de l'hystérie ne nous choquent guère. Sans doute abuse-t-il des rires ou des sanglots hystériques, dont il parle à tort et à travers, jusqu'à dire du hibou que cet oiseau « rit, ou pleure hystériquement ».

L'hystérie, pour Tchekhov, est une maladie mentale

réelle, organisée, et qu'il croit incurable (voir dans *Trois Ans*, à propos de Fiodor). Il fait donc, comme les classiques, de la nosographie. De plus, la description qu'il nous donne de la crise hystérique me semble trop rigoureuse. Elle est la même dans *Trois Ans* et dans *Un Duel*, ce qui me fait imaginer que pour Tchekhov la crise obéit à des lois strictes et impérieuses, comme dans l'épilepsie. Et pourtant, ce sont là des détails négligeables qui n'arrêtent pas le lecteur, car on ne demande pas à une nouvelle ou à un roman l'exactitude d'une étude scientifique, on exige seulement la vérité psychologique; or, l'hystérique d'*Un Duel*, d'un bout à l'autre du livre, est parfaitement vraisemblable. La fin est peut-être d'un optimisme trop romanesque, mais pour une fois qu'une œuvre de Tchekhov n'aboutit pas au désespoir, il ne faut pas lui chercher chicane sur ce point.

Il n'est guère besoin de parler de l'hystérique de *Trois Ans*, caractère épisodique et qui ne paraît que pour piquer une crise. Laïevski, au contraire, dans *Un Duel*, est supérieurement campé. Son « *extraordinaire propension au mensonge* », sur laquelle Tchekhov insiste beaucoup, pourrait le faire ranger aujourd'hui parmi les mythomaniaques de Dupré, mais tout son caractère ne répond-il pas, terme pour terme, au caractère hystérique tel que le dépeint M. Laignel-Lavastine? « *Essentiellement suggestible, écrit ce dernier, impressionnable, instable, impulsif, automatique, égoïste, par diminution ou impossibilité de la conscience parfaite de la personnalité et de la synthèse psychique. Ce relâchement de la synthèse psychique explique: la prédominance des automatismes partiels avec des idées fixes subconscientes, pouvant aller jusqu'au dédoublement plus ou moins complet de la personnalité; l'influence considérable du rêve arrivant à se confondre avec la réalité par diminution de la présentification et de l'autoconduction; enfin, le rôle primordial de l'activité mythique s'exerçant sans contre-*

poids. *Imagination, imitation, suggestion, égoïsme, c'est presque toute l'âme de l'enfant et c'est presque toute l'âme hystérique. L'hystérie, pourrait-on dire, est un infantilisme mental* ».

Cette page semble avoir été écrite spécialement sur Laievski, sauf pour le dédoublement de la personnalité qu'il ne présente pas. Il obéit toutefois à des automatismes partiels. Mais, impressionnable, instable, impulsif, égoïste, Laievski l'est; ce sont les points principaux de son caractère. Et on ne peut dire d'aucun plus que de lui que c'est un enfant, et cela sans solliciter les textes ni donner un coup de pouce pour faire cadrer la thèse. Tchekhov l'a écrit: « *En regardant sa figure pâle, bouleversée, mais bonne, Samoilenko se souvint du conseil de Von Koren, de détruire de telles gens, et Laievski lui parut un enfant faible, sans défense, que chacun pouvait offenser et détruire* ». Je souligne le mot enfant.

Si, malgré des points que nous ne considérons plus comme exacts, *Un Duel* renferme assez de vérité pour plaire à un lecteur averti, on ne peut en dire autant de *Salle 6* et du *Moine Noir*, deux ouvrages importants de Tchekhov, dont les qualités littéraires ne sont pas discutables, mais où, précisément, nous ne sentons plus ce sens médical de la réalité qui nous enchantait dans ses autres livres.

L'erreur de Tchekhov aura été de voir dans la mégalomanie et le délire de persécution des entités morbides. A propos du *Moine Noir*, en effet, il écrivit à Souvorine: « *J'ai eu simplement le désir de décrire la mégalomanie* ». C'est pourquoi, lisant l'une ou l'autre de ces deux nouvelles, je suis obligé d'avouer que je ne comprends pas. Je ne comprends pas la réalité médicale qui leur a servi de substratum, réalité médicale si claire et si juste dans tous les autres ouvrages de Tchekhov. Ou plutôt j'imagine fort bien sa pensée: à des hommes intelligents et par ailleurs absolument

normaux, il a surajouté un syndrome psychopathique, à l'un le délire de la persécution, à l'autre le délire des grandeurs; et il a surajouté ce syndrome, évidemment, sans le faire entrer dans une synthèse psychopathique. On pourrait, avec beaucoup de bonne volonté, trouver dans Ivan Dmitritch Gromov quelques éléments de constitution paranoïaque, avec des parties de psychose revendicatrice et de psychose hallucinatoire chronique; mais le diagnostic est impossible à faire tant les signes sont flous et confus. D'ailleurs, pour être sincère, il faut dire que nombre de héros, dans Tchekhov, pourraient être taxés, en exagérant un tout petit peu, de paranoïa ou de délire de la revendication. Je crois qu'il est donc légitime de voir dans Ivan un homme normal avec des idées délirantes de persécution, inexplicables et inexpliquées. En tout cas, rien du délire de persécution type Lasègue-Fabret, appelé surtout psychose hallucinatoire chronique, avec sa systématisation plus ou moins poussée et sa base hallucinatoire. Et que dire d'un fou qui vous déclare posément: « *J'aime la vie, je l'aime passionnément. La monomanie de la persécution me torture d'une peur continue, soit. Mais il est des minutes où il me prend une telle soif de vivre que j'ai vraiment peur de perdre la tête, etc.* » Littérature, littérature que cette folie!

L'histoire d'Andrey Vassilitch Kovrin, le héros du *Moine Noir*, est aussi décevante au point de vue psychiatrique. Kovrin, pour dérocher un diplôme universitaire, s'est épuisé de travail. Mais il n'en ressent aucune fatigue. Il continue même à travailler et à écrire. Il est brillant causeur, exubérant et ne dort pas plus d'une demi-heure sur vingt-quatre heures. Un matin, il a une hallucination: un moine noir lui prédit un merveilleux avenir. Kovrin est délégué par Dieu pour conduire l'humanité au royaume de la vérité éternelle. Kovrin, en entendant ces paroles, décide qu'elles

ne sont pas exagérées. Le moine fait de nombreuses apparitions. Le prédestiné est gai, affectueux, tout le monde l'aime, il se marie avec Tanya.

Sa femme s'aperçoit qu'il est malade et le force à se soigner: bromure, lait, repos, bains chauds, pas de tabac, pas de vin. Kovrin n'a plus d'hallucinations. Mais il devient irritable, capricieux, querelleur et tout à fait ordinaire. Il s'aperçoit de sa médiocrité intellectuelle et regrette le temps de sa folie: « *J'étais mégalo-maniaque; mais alors j'étais intéressant et original...* » et il déblatère contre les médecins et la famille qui, « *réussiront à abrutir l'humanité, en faisant passer la médiocrité pour le génie* ». Enfin, Kovrin quitte Tanya. Il obtient une chaire. Mais quelques heures avant le cours d'inauguration il présente une violente hémoptysie qui, se répétant trois fois dans le mois, lui fait perdre beaucoup de sang. Les médecins le rassurent, sa mère avait vécu plus de dix ans avec la même maladie. Il va se soigner à Yalta. Le voyage l'épuise. Il est nerveux, il a reçu des nouvelles de son ancienne femme. Sur ces entrefaites le moine lui apparaît. Et, bien qu'une heure avant il ait eu conscience de sa propre non-valeur, il se croit à nouveau, comme jadis, un élu du ciel et un génie. Mais à ce moment du sang fait irruption dans sa bouche, il a juste le temps de se rappeler sa jeunesse, son ancienne vie, et il tombe foudroyé. Un sourire de bonheur plane sur la face du mort.

A ne considérer que les périodes d'activité et de dépression de Kovrin, on pourrait parler de psychose périodique. Son humeur enjouée, son exaltation psychique, son euphorie, son plaisir de vivre et ses insomnies seraient les caractéristiques de l'hypomaniaque. Le rangerons-nous alors dans la manie délirante mégalo-maniaque? Mais il n'en a pas la mobilité, l'incohérence, la contradiction, l'absurdité, l'invraisemblance. Et que faire de ses hallucinations? « *La manie*, dit M. Laignel-Lavastine, *ne s'accompagne jamais*

d'hallucinations vraies, à moins de complication confusionnelle ». Elles rentrent, en effet, dans le cadre de la manie confusionnelle. Or, Kovrin ne présente aucune confusion dans les idées, aucune incohérence dans ses propos, pas de désorientation ni d'amnésie. Son cas n'est pas plus cliniquement soutenable que le cas du persécuté de *Salle 6*.

Le médecin de zemstvo que fut surtout Antone Tchekhov eut tort de vouloir écrire sur des sujets qu'il n'avait pas l'occasion d'observer directement. Oh! la faute n'est pas grave, elle nous aide même, par contraste, à goûter davantage dans le reste de son œuvre ce que nous avons appelé déjà le sens médical de la réalité.

CHAPITRE IV

LE SENS MEDICAL DE LA REALITE

Un médecin ne fréquente pas que ses collègues et ses malades. Tchekhov ne s'intéresse pas qu'à eux. Bien au contraire, le moindre passant excite sa curiosité professionnelle. Tchekhov et le médecin vont par des rues ordinaires, le long de façades banales; mais derrière les rideaux tirés et les persiennes closes, ils devinent toutes les infortunes, tous les secrets, toutes les douleurs. Cette personne qui passe, une hérédité lourde pèse sur elle, en elle il y a telle tare, elle eut telle défaillance. Qu'ils soient odieux ou seulement pitoyables, ces hommes qui passent (vos semblables, les miens), Tchekhov les juge sans dureté ni amertume. Ou plutôt il ne les juge pas, il les regarde sans leur demander de compte, « *avec la sagesse du médecin* », comme a dit Edward Gannett, « *qui a appris par expérience que les hommes ne peuvent pas être différents de ce qu'ils sont* ». Tchekhov les accepte, ainsi qu'il accepte pour lui la maladie et la pauvreté. Il se tient à côté d'eux, il essaie de démêler l'écheveau de leur conscience, et sans presque jamais s'identifier à ses héros, il leur donne ce qu'il possède en lui d'universellement humain, et que l'étude des sciences naturelles et un commerce constant avec la souffrance et la mort, lui ont permis de séparer du momentané anecdotique et périssable. Et comme Tchekhov n'a rien du prédicateur et qu'il sait d'autre part que le lecteur aime à tirer lui-même le sens et

la morale d'une page, son art est fait de notations exactes, bien choisies, qui font, au moyen des apparences, deviner l'âme profonde. Dans les portraits qu'il dessine, il n'oublie presque jamais la constitution physique et l'état de santé du personnage; le reste, à nous de le voir.

C'est exactement la manière d'agir du médecin qui se doit d'éviter deux défauts: faire une synthèse trop rigoureuse pour n'être point mensongère, et ne rien voir au-delà des apparences et des vérités démontrables.

Ces deux pièges tendus aux vaniteux et aux simples, les qualités essentielles du médecin lui permettent de les flairer et de s'écarter d'eux. Il échouerait autrement dans sa connaissance des réalités éternelles.

Les vertus cardinales du médecin sont: l'observation, la finesse, l'esprit de critique et le bon sens, à quoi il convient d'ajouter l'intuition, l'esprit de causalité et la bonté.

Avec ce faisceau de qualités qui se modifient et se complètent les unes les autres, on ne risque pas de rester en chemin. L'observation est le facteur initial de toute action intellectuelle: elle apporte son butin. Mais dans ce premier travail l'observation n'est pas complètement indépendante; elle choisit ce qui fera la pâture des autres qualités ses sœurs, de même que l'abeille choisit les sucres qui feront le miel. Elle est aidée par l'intuition, enfant capricieuse, dont il ne faut pas dire trop de mal, mais dont on doit rester toujours le maître. Ce butin, il reste à l'ordonner, à en juxtaposer les éléments, à en tirer les conséquences, à remonter à leurs causes, travail d'analyse et de synthèse, le même pour le médecin que pour le poète. Des symptômes à l'étiologie, des gestes à l'âme le chemin est le même: raison et bon sens. Mais pour ne pas s'égarer ou rester en-deçà, il faut l'esprit de critique qui reconnaît le vrai du faux, et l'esprit de finesse par quoi l'homme de science passe des constatations de fait à la règle inductive, ou bien *imagine* (et je garde à ce mot

tout son sens dangereux), avant de le vérifier, le chaînon qui lui manquait pour reconstituer la chaîne. C'est l'inspiration du poète, de l'astronome, du médecin, le coup de génie qui tient du miracle: le *Cygne* de Baudelaire, la planète de Le Verrier, l'éblouissement de Pasteur imaginant le rôle des vers de terre dans la pérennité du *charbon*.

Mais le médecin connaît trop la complexité des réactions organiques pour croire qu'il puisse jamais remonter à la vérité rigoureuse. Nous sommes des êtres imparfaits qui ne pouvons qu'approcher du parfait. Tchekhov l'a dit: « *Telle est la destinée humaine, si l'on ne se trompe pas dans l'ensemble, on se trompe dans les détails. Personne ne connaît l'exacte vérité* ».

Dans cette recherche, où notre devoir est de pousser le plus loin possible, ne dédaignons pas la bonté comme guide. Il faut aimer la matière sur laquelle on travaille, et l'homme que l'on étudie. La bonté sera l'auxiliaire précieuse de l'observation, de l'intuition et de la finesse. Elle découvre des signes bien cachés, elle remonte à des causes qui, pour être dans la demi-obscurité d'une conscience, ne font pas moins partie de cette conscience même.

Il ressort de ces quelques lignes que l'intelligence du médecin, du poète, du moraliste, du romancier n'a rien de spécifique. Dans leur étude de l'homme, dont le corps et l'âme les intéressent tous également, ils passent par les mêmes stades, ils font les mêmes efforts d'analyse, d'induction, de divination et de regroupement. Le médecin, dans Tchekhov, ne pouvait faire que bon ménage avec l'artiste. Le travail de l'un servait à l'autre, et, sans doute, réciproquement.

Je ne suis pas sûr que Tchekhov aurait été de mon avis, non pas sur cette dernière affirmation qu'il a lui-même, nous l'avons vu, dite et redite, mais sur le mécanisme de la connaissance. Or, vouloir se cantonner, pour l'étude de l'homme,

dans le domaine des bistouris et des microscopes, c'est une erreur qui deviendrait une niaiserie si on la soutenait avec quelque force. Heureusement, toute l'œuvre de Tchekhov s'insurge contre cette théorie fausse et stérile. (C'est la revanche de Bourget, auquel il reprochait de ne pas la suivre.) N'est-ce pas, par exemple, en poète, qu'il voit les moujiks et qu'il écrit sur eux cette page prodigieuse de vérité, eh oui! de vérité, mille fois plus médicale que s'il l'avait composée à l'oculaire d'un microscope ou dans les relents d'une autopsie?

« C'étaient pour la plupart des gens nerveux irrités, humiliés, c'étaient des gens à l'imagination étouffée, ignorants, à l'horizon étroit, confus, avec toujours les mêmes pensées, la terre noire, les jours noirs, le pain noir; des hommes qui rusaient et qui, comme des oiseaux, ne cachaient que leur tête, derrière un arbre; des gens qui ne savaient pas compter. Ils n'acceptaient pas de venir faucher chez nous pour vingt roubles; mais ils venaient pour un demi-seau de vodka, alors que pour vingt roubles ils eussent pu en acheter quatre seaux ». A dire vrai, la saleté, l'ivrognerie, la bêtise et les tromperies étaient des réalités; mais, malgré tout, on sentait que la vie du moujik repose en général sur une base solide et saine. Et quelque animal grotesque que le moujik me semble derrière sa charrue, et bien qu'il s'abrutît d'eau-de-vie, on sentait pourtant, en l'examinant de plus près, qu'il y a en lui quelque chose d'utile et de très important, qui n'existait par exemple ni chez Macha ni chez Blagovo (un médecin), et c'est, justement, qu'il croyait que la chose principale sur la terre est la vérité et que son salut et celui de tout le peuple ne se trouvent que dans la vérité. Et, en raison de cela, le moujik aime la justice plus que tout au monde.

»Je disais à ma femme qu'elle voyait une tache sur la vitre et ne voyait pas la vitre ».

Cette façon qu'a Tchekhov de quitter brusquement l'apparence pour sauter dans l'essentiel est caractéristique de son génie. C'est une qualité trop précieuse et trop rare chez l'homme pour qu'on puisse la croire acquise. Mais il est certain que cette qualité, congénitale, s'est développée au contact de vérités peu mièvres, telles que la douleur, la misère, l'amour et la mort, compagnons familiers du médecin. Dans *La Mouette*, le docteur Dorn dit à Tréplev, le jeune auteur :

« — Ne mettez en scène que le sérieux et l'éternel. J'ai vécu, vous le savez, ma vie de façon variée et avec goût; j'en suis satisfait, mais s'il m'était arrivé d'éprouver le frémissement d'âme que les artistes ressentent pendant la création, il me semble que je mépriserais mon enveloppe matérielle et tout ce qui la touche; je me serais envolé de la terre vers le ciel, ou plus haut ».

Dès ce moment, la couleur locale disparaît, et tout cet appareil horrible, chargé de compartimenter le monde, de parquer et d'étiquetter les hommes, pour la satisfaction de quelques esprits débiles, amoureux d'étrange et de pittoresque. Abandonnons aux auteurs de *Michel Strogoff* et de *Fédora* les poncifs sur la vie et l'âme russes. De même que le bacille d'Eberth agit sur le batelier de la Volga comme sur le riverain de la Seine, de même nous reconnaissons dans les héros de Tchekhov, à quelques détails près, nos médecins, nos bourgeois, nos paysans, nos frères. D'instinct et par expérience, Tchekhov est allé « au sérieux et à l'éternel » : les conflits et les sympathies qui naissent du rapprochement de deux êtres, les forces inexorables, l'âge, la souffrance, la lutte pour la vie, les méfaits des usines et le désir d'évasion que nous avons tous pour un monde meilleur, un monde où l'on pourrait être parfaitement sincère, juste et bon.

Qu'on ne range pas, toutefois, Tchekhov parmi les illuminés et les messianiques dont la petite fleur bleue ne peut

s'épanouir que dans un paysage de ruines ! Si émus que nous soyons en le lisant, comme aux représentations de *La Mouette* ou d'*Oncle Vania*, jamais notre ordre moral n'en est troublé, car jamais Tchekhov n'encourage les tendances anarchiques qui sont au fond de nous. Et pourtant vous avez entendu Tchekhov lui-même dire : « *Je manque trop de discipline* ». Il est vrai qu'il donnait à ses préoccupations médicales un rôle de régulateur. En effet, à qui a étudié la parfaite entente physiologique des organes et les troubles formidables qu'entraîne la moindre défaillance de l'un d'eux, à qui sait la grandeur de la vie, la réalité de la souffrance et l'inutilité des choses mesquines, la beauté d'un équilibre moral s'impose : bonté sans hypertrophie de la pitié, charité sans folie du pardon, sens large des responsabilités et des causes. Ainsi Tchekhov, qui passe aux yeux de ses compatriotes pour l'un des plus russes parmi les auteurs russes, nous paraît, à nous Français, plus proche, plus *occidental* qu'aucun d'eux. Cette dignité sans morgue, cette acceptation sans nihilisme, cette discipline intérieure que Tchekhov doit à la médecine, nous séduisent chez ce Russe, auquel une parfaite connaissance du cœur et une compréhension poétique du monde donnent par ailleurs un si remarquable génie.

CONCLUSIONS

I. — Antone Tchekhov est considéré tous les jours davantage comme un des plus grands écrivains russes. Il est intéressant, pour l'Histoire de la Médecine, que cet auteur, qu'on met aujourd'hui au premier rang, à côté de Dostoievsky, de Tolstoï, ait été un médecin, praticien dévoué et attaché à sa profession.

II. — Tchekhov a consacré une grande partie de son œuvre littéraire à l'étude des médecins, des malades, de la pratique médicale, et à la glorification de la médecine.

III. — La médecine a aidé Tchekhov à réaliser son œuvre littéraire. Elle a développé en lui l'observation, la finesse, l'esprit de critique et le bon sens qui sont les qualités communes du médecin et de l'écrivain. Rapportons-nous en au témoignage, déjà cité, de Tchekhov même :

« Je suis certain que l'étude de la médecine a eu une influence considérable sur mes travaux littéraires ; en élargissant le champ de mes observations, elle m'a enrichi de connaissances dont toute la valeur ne peut être comprise que par des médecins. Elle m'a guidé aussi, et je dois probablement à mes rapports étroits avec la médecine, d'avoir réussi à éviter une foule d'erreurs ».

M. Duhamel rapportait, il y a deux ans, dans les *Nouvelles Littéraires*, un mot du professeur Gosset : « Tous ces gens, disait-il un jour pendant la guerre, tous ces gens qui

prétendent à faire quelque chose dans le monde, il faudrait d'abord exiger d'eux qu'ils fussent médecins... Médecin, oui, comme on est bachelier ».

L'exemple de Tchekhov prouve que les écrivains tout au moins devraient prendre au sérieux la boutade du professeur Gosset.

Vu, le Doyen,
H. ROGER.

Vu, le Président,
P. MENETRIER.

Vu et permis d'imprimer:
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Pour Tchekhov, elle est particulièrement brève:

Letters on Literature, choisies par Louis S. Friedland-Geoffrey Bles. Londres.

The Life and Letters of Antone Tchekhov, traduit par S. S. Koteliansky et Philip Tomlinson. Cassel and Co. Londres.

Letters of Antone Tchekhov to his Family and Friends, traduit par Constance Gamett. Chatto and Windus. Londres.

Œuvres complètes. — Traduction anglaise par S. S. Koteliansky and Gilbert Cannan, C. W. Daniel, Londres.

Œuvres complètes. Traduction anglaise de Constance Garnett. Chatto and Windus. Londres.

Un Duel. — Traduit en français par Henri Chirol, librairie Perrin, Paris.

La Cerisaie. — Traduite par C. Mostkova et A. Lamblot, librairie Lamertin. Bruxelles.

Salle 6. — Editions Rieder. Paris.

Les Œuvres complètes, traduites en français par Denis Roche, sont en voie de publication à la librairie Plon-Paris.

